

# LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ECRIVAINS  
DE LANGUE FRANÇAISE

(Section d'Egypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY.

Princesse KADRIA HUSSEIN . . . . .	La Reine Teti-Sheri et la Restauration Nationale . . . . .	191
ETIENNE DRIOTON . . . . .	Ce que l'on sait du Théâtre Egyptien . . . . .	211
JEANNE ARCACHE . . . . .	Promenade à Siwa . . . . .	223
MOHAMMED ZULFICAR . . . . .	Mon fils . . . . .	233
MARIA CAVADIA . . . . .	Trois poèmes . . . . .	238
GEORGES CATTALDI . . . . .	Rayon. — Louve . . . . .	241
GEORGES DUMANI . . . . .	Fragments . . . . .	243
FAUSTA TERNI CIALENTE . . . . .	Le Jardin (conte) . . . . .	258
DORRYA FIKRY . . . . .	Une heure de musique chez Haroun Al-Rachid . . . . .	263
NOUR EL AINE . . . . .	Nabaoueya, la vendeuse de fromage blanc . . . . .	266

## — NOTES ET CRITIQUES —

L'ORIENTATION VERS LA VRAIE EGYPTÉ : Mohammed Zulficar.

ALEXANDRIE : Gaston G. Zananiri.

« LE CREPUSCULE DU MATIN » : Georges Dumani.

« L'ARCHE DE NOÉ » : G. D.

---

EGYPTE : 5 PIASTRES.

# BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

*Société Anonyme Égyptienne*

AUTORISEE PAR DECRET ROYAL DU 30 JANVIER 1929

---

Capital souscrit . . . L.E. 1.000.000

Capital versé. . . . . „ 500.000

Réserves au 30 Juin 1937 : L.E. 33578

---

*La Banque Belge et Internationale en  
Egypte délivre des livrets de Caisse  
d'Épargne nominatifs ou au porteur*

---

**S'adresser au CAIRE**

45, Rue Kasr-El-Nil

**à ALEXANDRIE**

10, Rue de Stamboul

Compagnie Centrale d'Éclairage

par le Gaz et par l'Électricité

**LEBON & C<sup>ie</sup>**

Le Caire — Alexandrie

*Force Motrice Electrique à Tarifs  
Réduits pour Industries*

Vente à tempérament et location de  
chauffe-bains à gaz et d'appareils

*Appareillage en tous genres*

**GAZ et ELECTRICITE**

Cokes calibrés - Brai (Pitch)

Goudron brut et deshydraté

Huiles minérales dérivées du

goudron - Naphtaline

# Visiter l'Égypte

*...c'est remonter aux sources  
de la première civilisation  
humaine.*



*...c'est retrouver dans un  
monde rajeuni, un passé  
toujours vivant.*



*...c'est admirer les vestiges  
d'un art éternel dans le plus  
beau des cadres.*

# La Revue du Caire

---

## LA REINE TETI-SHERI ET LA RESTAURATION NATIONALE

Je vais commencer par raconter d'abord comment, il y a quelques mois, j'ai été amenée à faire la connaissance d'une reine de l'Égypte ancienne dont j'ignorais jusqu'alors même le nom, et à qui j'ai voué depuis une admiration aussi spontanée que tardive.

Elle m'a tout de suite intéressée. L'époque dans laquelle elle a vécu me l'a rendue très sympathique, et je me suis mise à étudier, à cause d'elle, un des chapitres les plus confus des âges passés, c'est-à-dire les guerres nationales contre les Hyksos.

C'était donc par une après-midi d'hiver, au début de l'année nouvelle. Je feuilletais un livre d'histoire (1) récemment paru, dans ma bibliothèque de Louxor, en face de la plaine thébaine.

Dehors, il faisait un temps effroyable : j'ose dire presque inconnu en Haute-Égypte. Un vent violent et glacial soufflant de l'ouest, transformait par rafales la paisible vallée de l'Amentit en un indescriptible chaos de choses tourbillonnantes que les sables et les nuages recouvraient d'un épais rideau mouvant. Les sommets abrupts des rochers de l'Assassif avaient disparu de l'horizon ; on ne distinguait plus les lignes harmonieuses de Deir El Bahri, et quant aux Chapelles suspendues entre

---

(1) Kings and Queens of ancient Egypt : Brunton.

ciel et terre, de la Colline de Cheikh, Abdul Gourna, elles étaient complètement perdues de vue. Plus près de nous, même les riantes oasis de Médinet Habou, ses jardins de pâles mimosas et de fèves odorantes ne se voyaient plus, et personne n'aurait pu supposer ce jour-là qu'il existât, tout le long du fleuve démonté, des champs multicolores de grands pavots, (1) qui charmaient d'ordinaire le regard et semaient l'oubli. Tout avait été effacé, envahi, englouti par la tempête grandissante du désert.

Et tandis que de grosses gouttes de pluie giclaient sur les vitres, les voiliers immenses fuyaient sur le Nil, toujours plus vite. On eût dit, à les voir ainsi, qu'ils faisaient partie des flottilles de l'amiral Ahmès, fils d'Abana, et qu'ils s'en allaient vers les cataractes faire resplendir la gloire des Pharaons libérateurs.

Et alors, c'est à ce moment-là, que, fatiguée par le tumulte du vent et par la vue de ce spectacle déconcertant, j'abaissai mon regard sur le livre que je tenais en main et que je vis pour la première fois le portrait d'une reine qui m'était totalement inconnue. Cette reine, c'est Teti-Sheri, elle fut l'aïeule glorieuse des grandes figures de la dix-huitième dynastie et l'incarnation de la restauration nationale, car elle eut comme fils et petits-fils ces rois-héros qui délivrèrent l'Égypte du joug barbare des Asiatiques.

Depuis ce jour-là, j'ai fait des recherches innombrables, des visites sans fin dans tous les endroits que je croyais empreints de son passage. Je suis retournée plusieurs fois à la nécropole de Drah Aboul Naga où avaient été enterrés les rois de la dix-septième dynastie, espérant retrouver au moins les traces de la chapelle funéraire dans laquelle son fidèle intendant Senseneb avait fait mettre cette petite statuette qui nous a fait connaître son délicieux visage. Mais, hélas, il n'en a rien été, et des haltes dans plusieurs tombes thébaines, des stages au Musée, des pèlerinages à Abydos et à El Kab je n'ai pu recueillir qu'un faible butin.

Après trois longs mois d'étude j'ai pu toutefois trouver quelques vestiges : mais ils sont malheureuse-

---

(1) Ces champs n'existent plus maintenant.

ment si mutilés et si fragmentaires qu'ils m'ont très souvent laissée rêveuse devant la tâche hérissée de difficultés que je m'étais assignée. Et si Têti-Shéri ne m'avait pas été de prime abord si sympathique je crois bien que je me serais tout à fait découragée et que j'aurais perdu l'espoir de la faire sortir du Tazerer.

Les souvenirs qui nous sont restés d'elle sont rares et ils racontent si peu de choses! L'époque troublée dans laquelle elle a été mêlée n'a presque plus d'annales. Il est étrange de voir combien le passé ne veut rien nous livrer de son existence thébaine. Aucune histoire n'est aussi incomplète que la sienne. Un nimbe mystérieux voile jusqu'à ce jour celle que le silence impressionnant des siècles a très soigneusement enveloppée de rêve et d'oubli.

Bien peu de preuves subsistent : une statuette, une stèle, un brin de papyrus, un morceau de bas-relief altéré et quelques bandes de momie : voilà tous les trésors que la montagne sacrée de Thèbes et la plaine éternelle d'Abydos nous ont donnés.

Le matériel n'est pas énorme : et cependant ces seules reliques devront suffire à faire revivre Têti-Shéri.

Loin de moi l'idée d'écrire un roman pharaonique, ou de composer une fantaisie historique quelconque.

Mon désir est simplement de relier ensemble ces cinq morceaux éparpillés et incomplets et de faire parler à ces documents anciens la langue si passionnante de l'Égypte d'autrefois.

Au British Museum, il existe d'elle une exquise statuette, la seule qui soit intacte au monde; je l'ai longuement admirée.

Nous la voyons assise sur un socle de pierre calcaire d'une exécution un peu naïve mais parfaite et qui est presque entièrement recouvert d'inscriptions. Elle semble être à peine posée sur sa stèle, et cependant on dirait qu'elle trône dans une assemblée de grands, calme, hiératique et belle. Rien n'est banal dans son apparence; c'est l'attitude naturelle et digne, simple et noble, qu'ont toutes les reines anciennes que nous voyons sur les bas-reliefs des temples thébains. Elle a l'air plutôt petite que grande, mais admirablement pro-

portionnée; et elle porte une robe blanche en lin égyptien qui la moule étroitement jusqu'aux chevilles. Quatre bretelles retiennent l'étoffe enveloppante qui lui sert de vêtement et souligne le haut du corps resté découvert, laissant voir le parfait modelé du buste juvénile, la souplesse des longues lignes et la rondeur impeccable du cou nu qu'un large collier étreint.

Les bras reposent tranquillement sur les genoux; elle a les mains ainsi que les pieds posés à plat, et sans ornement.

Téti-Sheri ne porte aucun bijou; on dirait que la domination des Hyksos étouffant l'essor du pays avait fait oublier le luxe raffiné et l'opulence des premières dynasties.

Seul un grand vautour royal, emblème de la Haute-Egypte, encadre de ses deux ailes abaissées le joli visage intéressant, où deux yeux taillés en amande attirent et retiennent le regard, tellement leur fixité étrange déconcerte....

Elle semble planer dans l'au-delà, immatérielle et lointaine, si divinement royale....

Et c'est grâce au dévouement de son fidèle intendant Senseneb que nous avons pu connaître les traits de celle qu'on désigne sous le nom de «*Mère Royale Téti-Shéri*». Car afin que son nom puisse «*vivre éternellement*» il lui avait fait construire une chapelle funéraire, où les rites solennels des principales fêtes de l'année pourraient toujours se célébrer. Et au fond de cette chapelle élevée en un point oublié de la grande montagne il avait fait placer une paire de petites statuettes à son image, dont une seule subsiste aujourd'hui et qui est dédiée à «*Osiris, Seigneur d'Abydos, et à Amon, Seigneur de Karnak* » (1).

Téti-Sheri, l'ancêtre de la glorieuse dix-huitième dynastie, ne fut ni de lignée princière ni de naissance royale; mais elle marqua cependant de son empreinte trois règnes importants.

Sa généalogie a été très discutée. Mais elle put enfin être mise au clair, lors de la découverte de la cachette royale de Deir El Bahri, où l'on a pu trouver

(1) Tombs of Kings of 17th Dynasties of Thèbes : Winlock.



inscrits sur des bandes de toile (1) et des lambeaux d'étoffe (2) le nom de ses parents. (3)

Son père s'appelait : l'Honorable Thenna.

Il occupait le poste d'enquêteur ou de juge (4), sa mère s'appelait la Dame Nefru (5) et portait le titre de « maîtresse de maison », ce qui voulait dire en ce temps-là : personne possédant en propre, habitations et biens (6). Nous la voyons toute jeune pénétrer à la Cour de Thèbes, en épousant Ta'o, Prince de la Ville du Sud. (7). Cette entrée ne devait rien avoir de sensationnel ni de solennel, car la principauté thébaine des Princes de la dix-septième dynastie (8) était alors sous la suzeraineté des Rois Hyksos et leur capitale ne devait certes pas briller par la richesse et par la prospérité; le pays tout entier était soumis à la force des Asiatiques et ployait sous leur joug terrible. C'est l'époque la plus obscure et la plus intéressante de l'histoire d'Égypte (9).

On ne connaît presque rien des débuts des princes de la dix-septième dynastie : il semble qu'il faille chercher leurs tombeaux dans la direction Sud, plutôt en Nubie qu'en Égypte proprement dite; on pourrait alors peut-être se documenter plus amplement sur eux (10).

Les princes thébains devaient descendre de ces tribus guerrières qui, venant du Soudan vers la Nubie inférieure, avaient donné en partie ces grandes familles féodales qui jouèrent un rôle si prépondérant dans le pays.

Nous ne connaissons rien de ce Ta'o aîné, Prince de

(1) Tombs of Kings of 17th dynasties of Thebes in Journal 1924. Winlock, and Queens of Egypt : Buttles.

(2) Momies royales de Deir el Bahri : Maspero.

(3) Les parents de la Reine Teti-Sheri : Annales du service des antiquités : Daressy.

(4) Prof. Burchardt.

(5) Kings and Queens of Egypt : Winlock.

(6) Prof. G. Foucart.

(7) Kings and Queens of Egypt : Winlock.

(8) 17th and 18th Dynasties. Petrie history of Egypt : Budge. History of Egypt ; Breasted, Expulsion of the Hyksos ; Gardiner.

(9) Journal 1918, B. Gunn and A. Gardiner.

(10) 17th and 18th Dynasties : Petrie.

Thèbes. Il est mentionné dans un fameux papyrus (1) et lors de la visite officielle (2) de la nécropole sous Ramsès par les inspecteurs des cimetières royaux, il est dit que sa pyramide a été trouvée inviolée.

J'ai vu son nom inscrit sur le mur d'une des tombes des « serviteurs de la vérité » à Deir El Médineh. Il est parmi ceux des « Seigneurs de l'Ouest » (3) qui furent des aïeux de la dix-huitième dynastie dont quelques-uns eurent plus tard leur culte particulier. On reconnaît sur la paroi principale les images des deux Reines Aah-Hotep et Ahmès-Nafritari (4) ; elles furent vénérées à l'instar des dieux. Ces deux reines déifiées, l'une, la fille illustre, et l'autre, la petite-fille encore plus fameuse de ce Prince Talo de Thèbes, jouèrent un grand rôle dans l'histoire de leur temps.

Téti-Shéri eut de lui plusieurs enfants. Mais nous n'en retiendrons que deux, les seuls qui nous intéressent ici : une fille, Ah-Hotep, et un fils, Ta'o, surnommé le « brave » (5) et qui régna sous le nom de Sekenenra (6). Il fut à notre connaissance le premier héros national qui combattit les Hyksos.

Téti-Shéri les unit pour consolider le trône si chancelant de Thèbes. Ah-Hotep est l'héritière directe de par son père de cette lignée célèbre des Princes de Hiérogopolis (7) qui assumèrent les premiers la couronne blanche de la Haute-Egypte. Elle remonte donc à ce groupe de Roi Intef (8) de la dix-septième dynastie dont l'un des derniers épousa la Reine Sebekemsaes, l'aïeule d'Ah-hotep, qui ont, d'après la stèle d'Au-ef, des propriétés et une tombe aux environs d'Edfou qu'Ah-hotep fit préparer.

Elle assumait les titres « d'épouse divine d'Amon,

(1) Abbott Papyrus.

(2) Ancient records : Breasted.

(3) Tombs of 17th Dynasty at Thèbes : Winlock.

(4) Tombeau de Khobeket.

(5) Kings and Queens of ancient Egypt : Winlock.

(6) Tombs of Kings of 17th Dynasty : Winlock.

(7) Queens of Egypt : Buttles.

(8) Tombs of Kings of 17th Dynasty, Winlock ; and Queens of Egypt : Buttles.

mère royale, grande épouse royale réunie à la belle couronne blanche (1) ».

Nous ignorons encore combien dura l'union de Têti-Sheri et de Ta'o. Mais ce que nous savons c'est qu'elle resta veuve étant jeune encore (2), et dut prendre en mains par la suite, officieusement au moins, les rênes du pouvoir, et elle devint à Thèbes l'âme du mouvement qui s'étendait dans tout le pays. (3).

En ces temps de trouble et d'insurrection, les femmes prenaient l'initiative des affaires intérieures en assumant les pouvoirs souverains et elles légitimaient la succession au trône en perpétuant sur terre la race solaire.

Tous les hommes allaient à la guerre combattre l'ennemi qui avait depuis des siècles envahi tout le territoire et qui commandait de sa capitale fortifiée d'Avaris à tous les Princes d'Egypte devenus ses vassaux.

La vie n'était plus qu'une âpre lutte longue et épuisante. Et à Thèbes le bruit des armes avait dû remplacer depuis longtemps la musique des petites harpes aériennes. Alors, vers cette époque-là, la plus pénible de la domination barbare, un dénouement inattendu survint qui fit éclater la guerre à outrance.

Le Roi Hyksos Apepi songea à entrer en querelle avec Sekenenra et chercha un prétexte pour la provoquer.

Il habitait Avaris dans le Delta situé sur la grande route des Caravanes de Syrie, à peu près, dit-on, entre Kantara et Péluse.

L'histoire de cet ultimatum est très pittoresque. Malheureusement, le papyrus (4) qui renferme le récit est fragmentaire, et la construction reste parfois obscure, même incompréhensible. Je vais toutefois essayer de la rapporter ici et tâcher de faire comprendre de mon mieux comment la tyrannie d'Apepi fit éclore la révolte de Sekenenra. Voici ce qui est dit en résumé:

---

(1) P. S. B. A. Newberry.

(2) *Kings of Ancient Egypt* : Winlock.

(3) *Struggle of Nations* : Maspero.

(4) *Papyrus Sallier* : British Museum.

« Il arriva (1) que le pays de l'Egypte fut la proie  
 « d'un fléau (les étrangers) et qu'en ces temps-là il ne  
 « s'y trouva point de Seigneur ni de Roi. Le Roi Seke-  
 « nenra n'était alors que Prince du Sud et le fléau des  
 « villes c'était les Aamu. Apepi était prince à Havar  
 « et commandait au pays entier, et toutes les ressour-  
 « ces et les bonnes choses de l'Egypte étaient à lui. Et  
 « voici que ce roi Apepi fit de Sutekh son Dieu et il ne  
 « servit ni n'adora aucune des autres divinités du pays.  
 « Il lui fit bâtir un temple si solide qu'il paraissait  
 « fait pour l'éternité. C'est là qu'on vit Apepi aller  
 « tous les jours en procession pour sacrifier au Dieu  
 « Sutekh et lui présenter des offrandes quotidiennes,  
 « et les chefs portaient des guirlandes comme il est  
 « d'usage de le faire dans le temple de Ra. Et le roi  
 « Apepi se mit à chercher les mots pour un message au  
 « prince de la ville du Sud. Il chercha pendant de  
 « nombreux jours et ensuite appela auprès de lui ses  
 « grands chefs, ses capitaines et ses généraux prudents:  
 « mais aucun d'eux ne sut rien trouver à faire porter  
 « en message au Roi Sekenenra. Le roi Apepi appela  
 « donc ses scribes rusés qui lui dirent :

« — Seigneur, notre Maître, daignez approuver  
 « ceci, — et ils donnèrent au roi Apepi les mots qu'il  
 « désirait : « Envoie un messenger au prince de la ville  
 « du Sud pour lui communiquer ceci : le Roi Apepi fait  
 « savoir que les hippopotames se trouvant dans les  
 « canaux du pays dérangent son sommeil durant le  
 « jour et durant la nuit et qu'il n'approuve aucun dieu  
 « du pays d'Egypte, excepté Amon-Ra, roi des Dieux ». .  
 « Et bien des jours après ceci, le roi Apepi envoya au  
 « prince du Sud le message que ses scribes rusés lui  
 « avaient conseillé. Et le messenger du roi arriva au-  
 « près du prince du Sud.

« Alors, dit-il au messenger du roi, quel message ap-  
 « portes-tu dans la ville du Sud. Pour quelle raison  
 « es-tu venu jusqu'ici? » Le messenger lui dit: « Qu'on  
 « chasse les hippopotames qui se trouvent dans  
 « les canaux, car le roi Apepi n'arrive plus à dormir. »  
 « Le Prince du Sud en fut si troublé qu'il ne sut quoi

---

(1) 17th and 18th Dynasties : Petrie.

« répondre au messager du roi. Le Prince lui dit alors :  
 « Regarde la chose pour laquelle ton maître t'envole... »  
 « et il fit donner au messager toutes sortes de bonnes  
 « choses, faites de viande et de pain, et lui répondit :  
 « Tout ce que tu as dit, j'ai l'intention... (effacé). » Le  
 « messager du roi se rendit donc au palais où se trou-  
 « vait son maître. Alors le prince du Sud appela au-  
 « près de lui ses grands chefs, ses capitaines et ses  
 « prudents généraux et leur fit part du message que le  
 « roi Apepi lui avait fait porter. Et ils restèrent tous  
 « muets et ne surent rien lui dire de bien ou de mal.  
 « Le roi Apepi envoya..... »

Nous ne saurons jamais ce que le roi Apepi envoya, car la fin du récit manque, le papyrus s'arrêtant là. Mais ce dont nous pouvons parfaitement nous rendre compte c'est le despotisme illimité du Souverain qui d'Avaris, où il se trouvait, fit dire à son vassal de Thèbes que les hippopotames des canaux dérangent son sommeil. Mais malgré le trouble de ses conseillers et la faiblesse de ses armes, le fils de Têti-Shéri partit en guerre; il combattit vaillamment et fut affreusement (1) tué pendant la bataille; on rapporta son corps mutilé à Thèbes où il fut sommairement embau- mé et enterré.

## II.

A la mort glorieuse et pourtant si violente de Se-kenenra, la mère royale Têti-Shéri ne se désespéra pas et fit placer sur le trône son petit-fils Kamose. Celui-ci était fort jeune, et comme la guerre battait encore son plein, il acceptait de mauvaise grâce les conseils de prudence qu'on ne cessait de lui prodiguer à la cour. L'inertie semblait lui peser et un beau jour il réunit son conseil de ministres et résolut de se lancer, comme son père, contre les terribles Hyksos.

Les détails de cette célèbre séance furent inscrits sur une tablette (2) que Lord Carnarvon retrouva à

(1) 17th and 18th Dynasties : Petrie.

(2) The defeat of the Hyksos by Kamose. The Carnarvon Tablet No. 1 Journal of Egyptian Archaeology : Alan Gardiner. Five years excavation by Earl of Carnarvon and Howard Carter.

Thèbes, il y a quelques années. Voici ce que dit le scribe en parlant de cette séance :

« Le puissant roi de la ville de Thèbes, Kamose, auquel la vie éternelle avait été donnée, fut un roi bien-faisant, et Ra fit de lui un roi véritable et lui donna le pouvoir en toute vérité. Et Sa Majesté dit au conseil des grands de sa suite, réunis en son Palais : « Jusqu'où puis-je me rendre compte de mon pouvoir royal, s'il y a un chef à Avaris, un autre à Koush et que moi-même je sois obligé de m'allier à un Aamu et à un nègre, et si tout le monde détient une parcelle de cette terre d'Égypte? Je ne dépasse pas en force celui qui partage le domaine avec moi. Je ne puis arriver jusqu'à Memphis, car ils tiennent Hermopolis et personne n'est en repos tellement nos forces sont éparpillées par la servitude que les barbares font peser sur nous. Je vais les attaquer et leur ouvrir les entrailles. Mon désir est de délivrer l'Égypte et de battre les Asiatiques. »

Alors les grands de son conseil lui répondirent: « En vérité, les Asiatiques ont avancé aussi loin que Cusae et ils nous ont nargué. Mais nous restons en sûre possession de l'Égypte. Elephantine est forte et le moyen pays jusqu'à Cusae est avec nous. Les serfs travaillent pour nous leurs plus belles terres, et le bétail broute l'herbe dans les marchés. Ils tiennent l'Égypte. Il sera temps de leur opposer nos forces quand nous serons attaqués ». Mais la sage réponse donnée par les grands du conseil suggérant une politique de modération ne satisfait pas le jeune roi et au lieu de les écouter et de rester sur la défensive, il prit l'offensive et marcha lui aussi contre les Hyksos.

Jusqu'où Kamose réussit-il à refouler les Asiatiques. Qui peut nous raconter les péripéties de ces luttes sanglantes dont les attaques préparatoires commencées sous le règne précédent, durèrent au moins vingt ans (1) et qui se terminèrent sous Ahmès Ier par la décisive bataille de cinq longues années (2).

En tous les cas pour que les Asiatiques reculassent régulièrement vers le Nord (3) ils devaient sûrement être battus. Car à mesure qu'ils évacuaient les différentes zô-

(1) 17th and 18th Dynasties : Petrie.

(2) 17th and 18th Dynasties : Petrie.

(3) Ancient Egypt : Winlock.

nes, les uns après les autres, les Egyptiens victorieusement s'approprièrent les territoires laissés par eux. C'est ainsi qu'ils purent récompenser ceux de leurs alliés restés fidèles dans la grande lutte, car, hélas!, chaque médaille a son revers, et les vaillants princes de Thèbes furent souvent attaqués par de puissants voisins jaloux de leur prestige naissant.

Les Seigneurs d'El Kab, cependant, furent magnifiques et ils aidèrent (1) de tout leur pouvoir la dynastie libératrice: ils reçurent en échange des récompenses méritées. L'avance méthodique des Egyptiens ainsi que le rattachement des terres au patrimoine national nous ont été singulièrement démontrés par un fragment de papyrus retrouvé (2) au Fayoum, à Abousir, sur lequel étaient inscrits des comptes (3) provenant d'une propriété appartenant à Téli-Shéri (4) et à ses filles. Pour qu'elle possédât des terres dans le Nord, il fallait sûrement que ces parages-là eussent été complètement évacués par l'ennemi.

Kamose mourut jeune, ayant régné environ six ans. (5).

D'après l'inscription gravée sur la lame d'un sabre (6) découvert à Thèbes, il fut un « chef courageux, engendré par Thot, fils de Ra, victorieux dans l'éternité ». Et quand Mariette retrouva en 1857 sa momie au fond de la nécropole de Drah Aboul Naga (7), ce roi héros portait encore au bras gauche un magnifique poignard, attaché à la mode nubienne, au-dessus du coude, par une tresse de papyrus.

### III

Quand Ahmès Ier (8) succéda à son frère Kamose, sur le trône d'Egypte, sa grand'mère Téli-Sheri vivait en-

---

(1) Ancient Records : Breasted.

(2) Erman.

(3) The Queen Teti-Sheri grand-mother of Ahmose : Winlock.

(4) Kings and Queens of Ancient Egypt : Winlock.

(5) 17th and 18th Dynasties : Petrie.

(6) Tombs of 17th Dynasties Kings at Thebes : Winlock.

(7) Collection Evance : History of Egypt Budge and Gazette des Beaux Arts, Pisani and Brugsh.

(8) 17th and 18th Dynasties : Petrie.

core (1), comme nous allons bientôt le voir. La bataille faisait rage dans le Delta et le sort du pays était en jeu.

Nous ne saurons peut-être jamais dans le détail ce qui s'est exactement passé, nous ne connaissons pas tous les exploits des rois héroïques de Thèbes. Comment combler les lacunes de ces guerres, où le peuple s'était surpassé en bravoure. Les annales concernant cette période tumultueuse sont encore rares et disséminées çà et là le long des rives du fleuve. Reconstituer l'histoire de la campagne nationale par le menu est une chose pour l'instant impossible, mais nous pouvons déjà nous rendre compte approximativement de la durée de la guerre, de l'intensité de la lutte, des révoltes intérieures, et de l'étendue des frontières égyptiennes après la suprême délivrance, en allant visiter la pittoresque ville fortifiée (2) d'El Kab, le Nekheb (3) des anciens.

Capitale de la Haute-Egypte aux premiers temps de l'histoire, elle possédait une forteresse très importante qui servait à arrêter, d'abord, et à refouler ensuite le flot des peuples venant de l'intérieur, par les Wadys du désert, soit de la Haute Nubie, soit du Soudan occidental ou du Darfour. Elle était encore le point de départ des caravanes faisant le trafic de la Mer Rouge et des apports des mines d'or.

Les princes d'El Kab étaient de fiers seigneurs qui avaient prêté leur appui aux rois de la dix-septième dynastie ; ceux-ci n'oublièrent pas de récompenser (4) les services rendus dans des circonstances pareilles.

La cité-forteresse était comme leur fief, et ils possédèrent très longtemps le noble titre de gardiens de la forteresse de Nekheb (5). La ville conserve jusqu'à maintenant une physionomie toute féodale. Les fidèles alliés des rois libérateurs devaient avoir l'âme indépendante et ardente! Quel large espace, quelle sauvage beauté entourent ces lieux historiques! Il faut avoir vu ces profonds ravins creusés par les tumultueux torrents qui descendent de la montagne, ces terrains tourmentés par les

---

(1) Ancient Egypt : Winlock.

(2) Ruines et Paysages d'Egypte : Maspero.

(3) Guide to the Antiquities of Upper Egypt : Weigall,

(4) Ancient Records.

(5) M. G. Foucart.



grandes tempêtes du désert, ces vallées brûlées par le soleil millénaire où, en quelques endroits, poussent quand même de si jolies fleurs inconnues, ces énormes rochers où dès les temps préhistoriques les voyageurs ou les pèlerins (1) de passage ont tracé des graffites de toutes espèces ; et surtout il faut s'être reposé devant l'immensité et avoir médité au pied de ces petites chapelles perdues à « l'orée du désert » où les caravanes des premiers âges revenant des mines d'or avaient senti le besoin de prier les dieux. Il faut avoir vu tout cela pour comprendre l'âme des Seigneurs d'El Kab et apprécier la virile beauté de ces durs guerriers qui jouèrent un si grand rôle dans l'affranchissement du pays.

Tout est grand et farouche chez eux : et il n'est pas étonnant qu'un tel décor ait pu tremper ainsi leur âme. Un des plus valeureux (2) d'entre ces seigneurs fut certainement l'amiral Ahmes, fils d'Abana. Il fit construire sa tombe au creux de la montagne rocheuse dominant la ville fortifiée, les plaines infinies, le Nil, et au loin la forteresse-barrage (3) de Kom El Ahmar (l'Héraconpolis d'Ah-hotep) entourant son horizon d'éternité par ce qu'il avait le mieux aimé sur terre. Il nous dit qu'il fit commencer son tombeau (4) à l'âge où il devint infirme et pour se reposer alors possédait encore toute les faveurs royales.

Et par une froide matinée d'hiver nous résolûmes de visiter sa demeure dernière. Il se trouvait debout, le vieux capitaine, et il nous montrait sur la paroi droite du mur, l'histoire (5) si intéressante de sa longue vie qui est en même temps l'unique document existant aujourd'hui sur les guerres nationales des grands Pharaons.

Et voici à peu près et en résumé ce que nous lûmes :

Le capitaine naval Ahmes, fils d'Abana, dit ce qui suit : « Je m'adresse à vous tous, hommes, et je vous fais connaître les faveurs qui m'ont été décernées, comment j'ai été, au vu du pays entier, récompensé sept fois avec

---

(1) El Kab : Quibell.

(2) Ancient Records : BBreasted.

(3) Ruines et Paysages d'Egypte : Maspero.

(4) Guide to the Antiquities of Upper Egypt : Weigall.

(5) Journal 1918 — The Expulsion of the Hyksos : G. Gunn and Alan Gardiner.

de l'or, avec des esclaves, et comment j'ai été gratifié par la possession de plusieurs terres, dans lesquelles je réside, car il n'est pas permis dans ce pays que l'homme vaillant soit oublié. J'ai été élevé dans la ville de Nekheb. Mon père, Baba, était soldat du bienheureux Sekenra, roi de la Haute et de la Basse Egypte. Je pris du service à sa place sur le bateau le « Taureau Sauvage » à l'époque du Seigneur des deux pays, Ahmes. J'étais alors un jeune homme et n'avais pas pris femme, mais je passais mes nuits dans un hamac, etc. Après cela je fus pris à bord du « Septentrional » parce que j'étais courageux et que j'avais l'habitude d'accompagner à pied le chariot du roi, quand il voyageait dans le pays. Et quand ils campèrent devant la ville d'Avaris je fis preuve de valeur en présence de Sa Majesté et là-dessus je fus promu à la « Manifestation de Memphis .» Quand on se battit dans le canal d'Avaris je fis une capture et le montant de la valeur me fut donnée en or. Le combat fut répété à cet endroit et on m'accorda la seconde valeur. Et lorsqu'ils se battirent dans la partie Sud de la ville, je plongeai dans l'eau et fis une capture, et ce fait ayant été rapporté on me récompensa, à nouveau, avec de l'or. Ensuite ils pillèrent Avaris et je rapportai comme butin des esclaves que Sa Majesté me donna. Et puis ils campèrent durant trois années devant une ville (nom illisible) et quand Sa Majesté assujettit la ville je rapportai deux femmes; on me récompensa avec de l'or et on me laissa ces esclaves. Lorsque Sa Majesté eut fini de se battre contre les Asiatiques il chemina vers le Sud, du côté du fleuve Khenthennofer, pour réduire les Troglodytes nubiens (qui s'étaient révoltés); il fit un grand carnage: je rapportai des esclaves et en redescendant le fleuve le cœur de Sa Majesté était tout joyeux car il avait pris possession des méridionaux ainsi que des septentrionaux. Alors vint un ennemi du Sud. Sa destruction approchait, les dieux du Sud le saisirent et Sa Majesté le retrouva à Tinnto-emu. Il fut fait prisonnier ainsi que son peuple: on me donna, ainsi qu'à l'équipage de toute la flotte, des parcelles de terres. Et puis arriva ce misérable qui s'appelait Teti-en: il avait rassemblé autour de lui des rebelles. Sa Majesté les vainquit, et des terres me furent données dans ma ville natale.

« Je conduisis par eau le roi de la Haute et de la

Basse Egypte, le bienheureux Aménophis quand il alla à Koush pour étendre au loin ses frontières, et le roi écrasa ce bédouin nubien au milieu de son armée. Là, je combattis vigoureusement, et Sa Majesté fut témoin de mon courage. Je reconduisis Sa Majesté en Egypte en deux jours à partir du puits du Hnau. On me récompensa et on me fit guerrier du souverain. Et je conduisis par eau le roi de la Haute et de la Basse Egypte, Thoutmes Ier quand il alla vers Khenthennofer réprimer la révolte dans tout le pays, et je fut créé capitaine naval. Sa Majesté devint vainqueur de tout le pays et débarqua à Karnak.

« Après cela Sa Majesté voulant étendre ses frontières alla à Naharein, en Asie. Il fut victorieux et fit de nombreux prisonniers. Je capturai un cheval vivant avec son chariot et le guerrier, et je fus récompensé. Maintenant je suis devenu vieux et suis aussi honoré qu'auparavant et... je bâtis ma tombe... »

Le mur est assez abîmé, les reliefs effacés et dans beaucoup d'endroits le sculpteur a laissé des lacunes; ma's malgré tant de confusion on suit à la lettre ce vaillant capitaine, aux deux sièges d'Avaris (1), à la capture de la ville, aux nombreuses rébellions, aux campagnes de Nubie et de Mésopotamie (2).

On reste émerveillé devant la longue carrière du vieil amiral, qui combattit glorieusement durant les règnes les plus importants et les plus périlleux de trois rois célèbres.

Quand on se rappelle que les envahisseurs asiatiques occupaient jusqu'à Cusae, sous le règne éphémère de Kamose, on ne peut qu'admirer rétrospectivement la grandeur et la vaillance de ses immédiats successeurs qui s'étaient avancés si loin en Asie, à la conquête de nouveaux territoires.

Quelles frontières illimitées possédait l'Egypte reconquise! La principauté de Thèbes s'était en si peu de temps étendue de Koush, en Ethiopie, au Naharein, en Mésopotamie.

---

(1) Ancient Records : Breasted.

(2) The Expulsion of the Hyksos : A. Gardiner and Battiscombe Gunn.

## IV

Et la mère royale Teti-Sheri pouvait être satisfaite; les fatigues de sa longue vie, en effet, n'avaient pas été vaines, elle en tirait pour son orgueil maternel une gloire certaine. On est porté à se demander si la cérémonie officielle à laquelle elle assista, lors de la restauration du temple du dieu de la guerre, à Karnak, n'est pas une action de grâce envers Montou qui avait si magnifiquement couronné de victoires éclatantes les armées royales de ses petits-fils.

Nous la voyons donc participer à l'inauguration du temple de Montou, et cette cérémonie commémorative est représentée sur un fragment de bas-relief mutilé, actuellement à Londres (1), et dont je possède la photographie.

Ce bas-relief acheté en Egypte (2), quelques années auparavant, devait vraisemblablement se trouver sur un mur de cette petite chapelle de Montou, aujourd'hui si délabrée, et où l'on ne voit plus rien que quelques reliefs à peu près incompréhensibles. Quant à l'inscription assez effacée et très brève, voici ce qu'elle veut dire:

« Dans l'an (...) d'x-septième jour du quatrième mois de l'été, Sa Majesté le Roi de la Haute et de la Basse Egypte, Nebpehtetre, fils de Ra, doué de vie, a rebâti ce mur en donation monumentale à son père Montou, Seigneur de Thèbes, le taureau dans Hermonthis. »

On aperçoit à gauche de l'inscription le bout des plumes de Montou, dieu de Thèbes, et, à sa droite, on discerne le haut de la couronne blanche portée par le dieu, bon Seigneur des deux terres Nebpehtetre, fils de Ra, Ahmes. Derrière lui on distingue une reine plus petite de taille que le roi, et qualifiée comme étant « la mère royale Teti-Sheri ».

Donc bien qu'elle ait été à ce moment-là, la grande douairière, Teti-Sheri occupait encore le tout premier rang et recevait les mêmes honneurs que son petit-fils. Ce trait est assez significatif: car sa fille Aah-Hotep vivait, et sa petite-fille Ahmès-nofritari partageait alors le trône et les grandeurs de son frère-époux, Ahmes. Ces

(1) On Queen Teti-Sheri grand-mother of Ahmes 1st : Winlock.

(2) Ancient Egypt : Winlock.

reines étaient vraiment de bien prestigieuses figures. De toute façon Teti-Sheri s'était fait imposer à la cour!

Était-ce son âge avancé qu'on vénérât, était-ce sa personnalité remarquable que l'on respectait? Je ne saurais le dire. Mais durant les très longues années de son veuvage (1) il ne semble pas contestable qu'elle ait joué un rôle politique de grande importance. Il est bien regrettable que les preuves convaincantes manquent pour donner à cette hypothèse une note de véracité indiscutable. En tous les cas, la petite figure autoritaire de la statue de Londres montre assez qu'elle devait être un caractère. Teti-Shéri eut à Thèbes sa syringe (2), ainsi que sa chapelle funéraire, dont il n'existe plus de trace aujourd'hui. Cependant l'on peut voir encore, à Abydos (3) près de la montagne sacrée où les toutes premières dynasties s'étaient fait construire leurs maisons d'éternité, la silhouette très détériorée d'une pyramide fictive ainsi que les décombres d'une « chapelle du souvenir », élevées autrefois toutes deux en l'honneur de la Mère Royale. Lors des fouilles d'Abydos, en 1902 (4), cette chapelle de briques sèches a été mise à jour et l'on trouva alors au fond d'une chambre d'offrandes la stèle si intéressante de Teti-Sheri qui a heureusement éclairci un peu le mystère qui enveloppe cette reine de la dix-septième dynastie (5). Cette stèle est fort belle et mérite qu'on s'y arrête un instant, car elle est un document historique (6) de grande valeur. Ses inscriptions et ses figures sont d'ailleurs merveilleuses. Elle est en calcaire (7) et mesure un peu plus de deux mètres. Les larges ailes d'épervier de l'astre planent au ciel et Teti-Sheri est assise dans le centre, où elle reçoit l'hommage de son petit-fils. Elle est coiffée du vautour, surmonté des deux plumes caractéristiques des déesses hathoriques, celles que portent toutes les reines qui deviennent à leur mort une incarnation d'Hathor. (8)

Elle est vêtue de la longue robe collante soutenue

---

(1) Ancient Kings and Queens of Egypt : Winlock.

(2) Guide du Musée du Caire : Maspero.

(3) A guide to the Antiquities of Upper Egypt : Weigall.

(4), (5), (6) Part III : C. T. Currelly.

(7) Stèles du Nouvel Empire : Lacau.

(8) M. G. Foucart.

par deux bretelles et porte le large collier royal. Elle a en mains cette sorte de sceptre flexible, que toutes les princesses divinisées possèdent, et qui tient à la fois du chasse-mouche et du fouet. Devant elle le roi Ahmès, coiffé de la double couronne, vêtu du jupon court, ayant un poignard (1) passé à la ceinture et un large collier au cou, lui présente une table surchargée d'offrandes : ce sont des mets de toutes sortes, de la viande, du gibier, du pain, du blé, et des fleurs ainsi que les huiles et les parfums habituels dans de jolis vases ansés.

Et l'histoire (2) nous apprend comment le roi Ahmès voulut honorer la mémoire de la Mère Royale Teti-Sheri. Le récit en est bien joli, et je laisse la parole au « scribe rusé » : « Or (3) il arriva que s'assit dans la salle d'audience Sa Majesté le Roi de la Haute et de la Basse Egypte, Nebpetitre, fils de Ra, Ahmes, doué de vie tandis que la princesse héréditaire, grande en faveur, grande en amabilité, fille du roi, épouse du roi, épouse divine, la grande épouse du roi Ahmes-nofritari vivante était avec Sa Majesté.

« L'un parla de l'autre pour chercher de quoi satisfaire le disparu, pour présenter des libations d'eau, pour faire une offrande sur l'autel, pour fournir la table d'offrande du premier jour de chaque saison. A la fête mensuelle du premier du mois, à la fête de la sortie du sem, à la fête des offrandes de nuit, le cinq du mois, à la fête du six du mois, à la fête du l'hakro, à la fête du wag, à la fête de Thot et au premier du jour de chaque saison du ciel et de la terre. Sa sœur parla et lui répondit : « D'où ceci a-t-il été rappelé, pourquoi cette parole a-t-elle été dite? Qu'est-il devenu dans ton cœur? » Le roi lui-même lui parla :

« C'est moi qui me suis souvenu de la mère de ma mère, de la mère de mon père, de la grande épouse, de la mère du roi, Teti-Sheri triomphante. Quoiqu'elle ait déjà une tombe et une chapelle mortuaire sur le territoire de Thèbes et d'Abydos, je t'informe que Ma Majesté a désiré faire pour elle une pyramide et une demeure dans Tazaser, en donation monumentale de Ma Majesté.

(1) Stèles du premier Empire : Lacau.

(2) Abydos III : A. Gardiner.

(3) Traduction M. Munier d'après Ancient Records, Breasted.

Son lac sera creusé, ses arbres seront plantés, ses ofrandes seront établies, elle sera garnie de gens, dotée de champs, elle recevra en don des troupeaux, des prêtres funéraires et des prêtres du rituel pratiquant leurs fonctions, chacun connaissant son contrat.» Ainsi parla Sa Majesté tandis que s'élevait la construction; Sa Majesté agit ainsi parce qu'il l'aimait grandement au-delà de toutes choses. Jamais il n'y eut de rois qui firent tant pour leur mère. Alors Sa Majesté étendit le bras, inclina la main, et prononça pour elle la prière mortuaire.»

Et alors, par enchantement, le décor lentement se transforma sous l'effet de l'invocation royale, de la récitation des prières mortuaires et de notre évocation, si intense, de celle qui avait été si grandement aimée : un miracle s'opéra. La plaine impressionnante de solitude commença à s'animer, la montagne sacrée se peupla de ceux qu'elle avait abrités dans son sein et là-bas, à la lisière des vastes champs fleuris, la silhouette longtemps effacée de la pyramide commémorative se détacha plus distinctement sur un fond de pavots rouges. Près de nous un lac se creusa et des arbres très droits furent plantés à la file, et puis du fond des murs en ruines et des décombres de briques surgit soudain la demeure éternelle de Teti-Sheri. Des prêtres funéraires circulant lentement récitèrent en ce « premier jour de la saison nouvelle du Ciel et de la terre » le rituel habituel destiné aux disparus. Et alors dans la magie du soir, tout imprégné des feux du couchant, nous vîmes l'apparition pareille à sa statuette. Couronnée du vautour emblématique et surmontée des deux plumes hathoriques, à la façon des reines divinisées, elle regarda l'immensité de la plaine. Il se groupa autour d'elle des personnalités importantes, plus ou moins rapprochées à elle par des liens identiques de divinité. Teti-Sheri se tenait en tête de l'incomparable lignée de déesses égyptiennes qui dota de si riches bienfaits les deux terres. Mères, épouses, sœurs et filles des rois issus de la race solaire, cet essaim royal qui se succéda glorieusement pendant la grande période de la dix-huitième dynastie (1) marque

---

(1) 17th and 18th Dynasties : Petrie.

incontestablement l'apogée de l'Empire. Elles furent de grandes animatrices, ces reines, et de divines inspiratrices. Et quand on songe à la petite principauté thébaine, vassale des rois Hyksos, aux débuts de Teti-Sheri, à la cour primitive de Ta'o, prince du Sud et à la pauvreté du pays, on reste émerveillé devant l'effort déployé et le progrès réalisé durant trois règnes si troubles, qui firent de Thèbes, à la fin, la capitale (1) florissante d'une immense Egypte indépendante, dont les frontières inscrites sur le mur de la tombe de l'amiral Ahmes montrent l'étonnante étendue. Les campagnes continuelles n'empêchèrent pas la restauration (2) des villes que les Asiatiques saccageaient en se retirant graduellement (3). Et en étudiant plus spécialement l'histoire de cette renaissance, on comprend plus profondément la valeur de ces reines qui surent si bien se tenir en contact avec leur peuple, tandis que les rois guerriers délivraient le sol natal et combattaient au loin. Par leur charme prenant, leur intelligence subtile et leur extraordinaire prestige, elles furent tour à tour femmes, reines et déesses, et elles imposèrent au monde vivant leur volonté souveraine : c'est ainsi qu'elles régnèrent sur les esprits du temps, et la postérité les vénéra comme des incarnations divines. Et parce que nous avons si profondément évoqué la mère royale, tendrement aimée, l'éternel Râ, en cette soirée magique avait fait revivre à nos yeux le souvenir des gloires passées; et alors nous nous éloignâmes de ces lieux fabuleux, avant la disparition des rayons vivificateurs, emportant avec nous l'inoubliable vision de la reine Teti-Sheri, triomphante à jamais et vivante dans sa demeure éternelle en Tazaser.

PRINCESSE KADRIA HUSSEIN.

---

(1) 17th and 18th Dynasties.

(2) Ancient Records : Breasted.

(3) History of Egypt : Budge.



## CE QUE L'ON SAIT DU THEATRE EGYPTIEN

Parmi les questions relatives à l'antique Egypte, celle de son théâtre est à coup sûr une des plus récemment évoquées.

Le manque de témoignages dans les textes anciens, — aussi bien du reste en ce qui concerne l'Orient en général que l'Egypte, — l'absence, au milieu des ruines, d'édifices à cet usage, et surtout l'affirmation péremptoire, étayée de détails circonstanciés, des historiens grecs que le théâtre était né dans leur patrie, avaient fait passer en axiome l'assertion que l'ancienne Egypte avait cultivé tous les genres littéraires sauf le théâtre.

Pourtant, avec le déchiffrement des textes hiéroglyphiques et l'observation des bas-reliefs des temples, il était vite apparu que les rites égyptiens avaient comporté des cérémonies mimées qui étaient pour le moins des rudiments d'art dramatique. Ce fait lui-même, il est vrai, servait de point de départ aux théories les plus opposées. Bénédite, en 1900, en concluait qu'il devait y avoir eu en Egypte un développement analogue à celui qui s'était produit en Grèce, où le théâtre était sorti des cérémonies religieuses, et qu'il fallait envisager sérieusement, malgré le manque de témoignages, la possibilité d'un théâtre égyptien (1). Par contre, en 1905, Wiedemann estimait

---

( 1 ) BENEDITE, Guides Joanne, « Egypte », Paris, 1900, p. 99.

que l'Égypte n'avait jamais dépassé les prodromes religieux d'où le génie des Grecs seuls devait faire sortir le théâtre (1). La question semblait jugée, du moins en attendant la découverte de nouvelles informations.

Au printemps de 1928, Kurt Sethe publia de nouveau, et commenta comme pièce dramatique, sous le titre de *Dramatische Texte* (3), un document depuis longtemps connu et traduit, mais sans qu'on ait soupçonné jusqu'alors sa véritable signification. La nouvelle interprétation de Sethe, si péremptoire que tous les égyptologues s'y rallièrent sans hésiter, s'appuyait sur un autre texte, inédit celui-là, dont le savant allemand annonçait la publication et qu'il édita peu après (4).

La question du théâtre égyptien est donc sortie du monde nébuleux des possibilités. Elle se pose d'une façon certaine, avec documents à l'appui.

Ces documents toutefois n'éclaircissent pas encore complètement la matière, ni n'apportent de solution à tous les problèmes. Mais ils sont autant de jalons sûrs autour desquels il est désormais loisible de grouper les faits déjà connus, d'en évoquer peut-être d'autres, et de faire le point en définissant ce que l'on peut dire en ce moment du théâtre de l'ancienne Égypte.

## I

### LES MYSTERES

Il est impossible de traiter du théâtre égyptien sans considérer d'abord les cérémonies religieuses qui renferment à première vue un élément dramatique. Le culte a été en Grèce à l'origine du théâtre, et la question a déjà été posée pour l'Égypte sous le même angle.

Dans un rite, cet élément dramatique existe chaque fois qu'il prétend évoquer un événement passé, ou éloigné dans l'espace, au moyen de gestes et de paroles visant à le reproduire. Ce n'est pas toutefois un spectacle,

- 
- (2) WIEDEMANN, « Die Anfänge dramatischer Poesie im alten Aegypten » (Mélanges Nicole), Genève, 1905, p. 561-577.  
 (3) SETHE, « Dramatische Texte zu altaegyptischen Mysterienspielen, I, Das « Denkmal memphitischer Theologie », der Schabakostein des Britischen Museums, » Leipzig, 1923.  
 (4) SETHE, Id., II, « Der dramatische Ramesseumpapyrus ». Leipzig, 1929.

car il n'y a pas de spectateurs proprement dits. Les assistants sont des fidèles qui prennent part à une action.

Ainsi le « Recouvrement » d'Osiris, — la découverte de son cadavre par Isis, — célébré le 19 du mois d'Athyr, et que Plutarque (5) décrit en ces termes :

Le dix-neuvième jour, à la nuit, on descend au bord de la mer (6). Les stolistes et les prêtres transportent la ciste sacrée, contenant un coffret d'or dans lequel ils versent de l'eau dont qu'ils ont puisée. Alors s'élève une clameur des assistants qu'Osiris est retrouvé. Ensuite ils emploient l'eau à mouiller de la terre végétale et, ayant pétri celle-ci avec des aromates et des parfums de prix, ils modèlent une figurine en forme de croissant, l'habillent et la parent.

Le caractère rituel et symbolique de cette cérémonie est fortement marqué dans tous les détails et l'éloigne beaucoup d'une représentation dramatique. Quelques siècles plus tôt, Hérodote (7) avait assisté à Paprémis (8) à des démonstrations religieuses d'un caractère franchement plus réaliste :

Dès que le soleil commence à baisser, quelques-uns des prêtres se mettent à s'affairer autour de la statue, tandis que la majorité, portant des massues de bois, se tient à l'entrée du temple. D'autres gens, dont le nombre dépasse le millier, qui sont tous ceux qui remplissent des vœux, se massent de l'autre côté, chacun ayant un bâton. La statue, mise dans un petit naos doré, a été transportée la veille dans un autre sanctuaire. Alors ceux qui sont restés en petit nombre autour d'elle tirent un chariot à quatre roues chargé du naos avec la statue qu'il contient. Les autres, qui se tiennent dans les propylées, en défendent l'accès. Mais ceux qui accomplissent leurs vœux, prenant le parti du dieu, les frappent et ils ripostent. Il en résulte une rude bataille aux bâtons. Des crânes sont fracassés et beaucoup, je pense, périssent de leurs blessures. Et pourtant les Egyptiens prétendent qu'il n'en meurt absolument aucun.

La fête, disent les habitants du pays, a été instituée à la

- 
- (5) PLUTARQUE, « Isis et Osiris », 39. Sur le mythe d'Osiris, consulter MORET, « Rois et dieux d'Égypte », Paris, 1916, p. 77-116.
- (6) Il s'agit ici du Nil, qui est appelé « la mer » comme dans les textes égyptiens. Le détail de l'eau douce, qui suit, prouve qu'il s'agit bien du fleuve.
- (7) HERODOTE, II, 63. Cf. SOURDILLE, « Hérodote et la religion de l'Égypte », Paris, 1910, p. 185-192.
- (8) Le site de Paprémis n'a pas encore été identifié. Il semble qu'il faille le chercher à l'extrémité orientale du Delta.

suite de ceci. La mère d'Arès (9) habitait dans ce temple. Arès, élevé au loin, revint à l'âge d'homme, dans l'intention de s'unir à sa mère. Les serviteurs de sa mère, qui ne l'avaient pas encore vu, ne le laissèrent pas approcher, mais ils le chassèrent. Lui donc, ayant amené des hommes d'une autre ville, maltraita durement les serviteurs et pénétra chez sa mère. Voilà pourquoi, dit-on, cette bataille est entrée en usage en l'honneur d'Arès le jour de sa fête.

Ici, malgré son caractère liturgique, sensible du fait que le dieu était représenté par une statue et non par un acteur, la cérémonie s'apparente davantage au drame par le jeu naturaliste et très peu symbolique des participants, en ce qui concerne du moins la bataille des propylées. Mais là même elle s'en éloigne en sens inverse, n'étant plus un simulacre comme un drame l'exige : elle devient une action trop réelle, au cours de laquelle des gens liés par un vœu s'exposaient eux-mêmes aux coups et fracassaient allègrement, au nom de leur divinité, les crânes rasés de ses desservants.

C'est à dessein que j'ai choisi d'abord, pour évoquer les cérémonies des anciens Egyptiens, des récits rapportés par les Grecs. Ceux-ci en ont été les témoins visuels. Leurs notations, si rapides qu'elle soient donnent de la réalité vivante une image directe, d'un tout autre ordre que celle, plus détaillée, qu'on peut élaborer à l'aide des textes cérémoniels égyptiens. Une photographie, même floue, est toujours une photographie, et elle garde vis-à-vis d'un fait une valeur inégalable de témoignage, à laquelle on ne peut comparer celle du meilleur dessin composé après coup, même d'après les renseignements les plus circonstanciés.

Les documents égyptiens eux-mêmes, s'ils ne sont pas exactement relatifs aux cérémonies décrites par Hérodote et par Plutarque, témoignent de rites analogues en d'autres endroits et dans d'autres occurrences. La bataille sacrée de Paprémis trouve en particulier son correspondant dans deux épisodes des fameux mystère d'Osiris à

---

(9) Arès pourrait être le dieu Seth. Ce dieu, violent et guerrier, recevait un culte dans la partie orientale du Delta, où se trouvait sans doute le site de Paprémis, SOURDU-LE, « Hérodote et la religion de l'Egypte », Paris, 1910, p. 186-192.

Abydos, dont une inscription du XXe siècle avant notre ère permet de reconstituer les grandes lignes (10).

C'était une panégyrie dont la célébration durait plusieurs jours et dont la partie essentielle, accomplie dans le temple loin des yeux de la foule, constituait à proprement parler un « mystère ». Elle s'ouvrait par une grande procession figurant les triomphes d'Osiris pendant son règne glorieux sur l'Egypte. On portait en tête les enseignes militaires d'Ophois, le dieu chacal qui « ouvrait les chemins »; derrière elles, au centre du cortège, des prêtres convoaient la barque Nechmet contenant, comme à Paprémis, une statue, celle d'Osiris. Il était rituel que de petits groupes d'ennemis, dévoués d'avance à ce rôle, tentassent de s'opposer à la marche du dieu : ils étaient, comme bien on pense, dûment assommés, mais non sans avoir fait sans doute quelque dégât dans les rangs pressés des accompagnateurs d'Osiris. Victorieuse, la procession rentrait dans le grand sanctuaire d'Abydos. Là, toutes portes closes, on célébrait dans l'intimité du temple le douloureux mystère, sur lequel les documents égyptiens gardent, comme le fera plus tard Hérodote, un religieux silence : Osiris tué par trahison, dans son propre palais, par son frère Seth et jeté par lui dans le fleuve, tel en était le thème essentiel. La suite de la fête se déroulait de nouveau au grand jour. Le corps d'Osiris, retrouvé par son épouse Isis, était enterré en grande pompe dans le faubourg de Paker. Puis Horus, fils du dieu, intervenait pour le venger. Sur les eaux du canal de Nedit, aidé par ses partisans, il infligeait, en bataille navale, une défaite sévère aux ennemis de son père. Enfin, revigoré par la vertu des rites magiques, Osiris rentrait triomphalement dans son sanctuaire d'Abydos, où il régnait en paix jusqu'à l'ouverture des grandes fêtes de l'année suivante.

En quoi consistait le rite mystérieux qui s'accomplissait alors dans le temple à huis clos, et non seulement à Abydos, mais dans tous les temples d'Egypte qui avaient le culte d'Osiris? Hérodote (11), de passage à Saïs vers

---

(10) SCHAEFER, « Die Mysterien des Osiris in Abydos unter Koenig Sesostris III », Leipzig, 1904.

(11) HERODOTE, II, 170-171. Cf. SOURDILLE. « Hérodote et la religion de l'Egypte », Paris, 1910, p. 282.

450 avant notre ère, y fut admis, mais, comme tous les participants, sous le sceau du secret. Et ce fut un secret qu'il déclara jalousement garder :

Il y a aussi à Saïs, dans le temple d'Athéné (11 bis), le tombeau de Celui dont je ne me crois pas autorisé à prononcer le nom à ce propos (12). Il est derrière le sanctuaire, adossé au mur extérieur dans toute sa largeur. Dans le téménos deux grands obélisques de pierre sont dressés. Il y a à côté un lac, bordé par un quai de pierre parfaitement circulaire (13), d'une grandeur comparable, à ce qu'il m'a semblé, à celui qu'on appelle « le Rond » à Délos. On fait de nuit sur ce lac des représentations (deikêla) de ses (14) souffrances, que les Egyptiens appellent des Mystères. Mais pour moi, qui sais abondamment au sujet de ces choses ce qu'il en est de chacune, que ma bouche garde là-dessus un silence sacré!

Du moins nous sommes fixés par un témoin oculaire sur le décor ambiant. Le mystère, dont le thème était les souffrances d'Osiris, se célébrait de nuit et au bord du lac sacré du temple, de ce lac sacré dont on a trouvé l'équivalent dans les ruines de Karnak, de Dendérah, de Médamoud et de Tôd. C'en est assez pour que, grâce à un recoupement que nous pouvons faire, Hérodote ait trahi le secret qu'il entendait si strictement garder. Pour bien garder un secret, il n'est que de se taire.

En effet le témoignage d'Hérodote, si enveloppé soit-il, permet de comprendre un texte égyptien, voilé lui aussi, pour les mêmes motifs. C'est un passage du chapitre CXXV du Livre des Morts. Avant d'être admis à passer la dernière porte qui l'introduit en présence d'Osiris, le défunt doit satisfaire à un questionnaire des gardiens, rédigé par demandes et réponses :

— Qui es-tu? (me disent-ils). Quel est ton nom? (me disent-ils).

(11 bis) La déesse Neith, patronne de Sais.

(12) Il s'agit d'Osiris qui avait, à cette époque, des cénotaphes dans tous les temples de l'Égypte.

(13) Les lacs sacrés jusqu'à présent connus sont tous rectangulaires. Le site de Sais est marqué aujourd'hui par le village de Sâh el-Hagar. Mariette y a tenté des fouilles, mais la destruction des monuments anciens y a été si complète qu'il a dû abandonner l'espoir de retrouver les édifices visités par Hérodote.

(14) Les souffrances d'Osiris.

- « La graine de papyrus qui est dans l'olivier » est mon nom.
- Par où es-tu passé? (me disent-ils).
- Je suis passé par la Ville septentrionale du Buisson.
- Qu'as-tu vu là?
- Les Constellations polaires.
- Que leur as-tu dit?
- «Je viens de voir le deuil dans ces pays des Phéniciens ».
- Que t'ont-ils donné?
- Un brasier de feu et une colonnette (16) de faïence.
- Qu'en as-tu fait?
- Je les ai mis au cercueil sur le bord du quai, de nuit.
- Qu'as-tu trouvé là, sur le bord du quai?
- Un sceptre de silex, dont le nom est « Celui qui donne les souffles ».
- Qu'as-tu fait du brasier de feu et de la colonnette de faïence après que tu les eus mis au cercueil?
- Je me suis lamenté sur eux. Je les ai pris. J'ai éteint le feu, j'ai brisé la colonnette, puis je les ai lancés dans le lac.
- Viens, entre par cette porte de la Salle de la Double-Justice!

Le dialogue est ésotérique à souhait, pour qu'un profane ne puisse pas le comprendre, et ce n'est pas le lieu de l'expliquer en détail : il procède par allusions qui s'entendent selon la mystique d'Osiris. Retenons seulement la mention du lac, de la cérémonie nocturne et du meurtre rituel, si bien exprimé par l'extinction du brasier, le bris de l'amulette, et par leur immersion dans le lac. Il est évident que ce sont des mystères d'Osiris qui sont décrits. Si voilée qu'en soit à dessein la description, Hérodote en a trop dit d'autre part pour que nous ne soyons pas justifiés à y reconnaître celle des grands mystères dont il a été le témoin à Saïs.

D'autant plus que, considérés sur terre comme un gage d'immortalité bienheureuse, il convenait que, avant de l'admettre auprès de lui, Osiris s'assurât que le défunt y avait effectivement participé. La preuve ne pouvait en être que la connaissance de leurs rites.

Le mot rite est le seul exact. Bien qu'on ait pu jus-

---

(15) « Livre des Morts » (édit. NAVILLE), CXXV (Schlussrede), l. 21-28. Ce chapitre débute par la fameuse Confession négative (cf. MORET, « Au temps des Pharaons », Paris, 1912, p. 213-217) et se poursuit par une compilation de formules d'origines diverses qui assurent l'accès de l'âme auprès d'Osiris.

(16) Il s'agit de l'amulette en forme de stipe de papyrus.

qu'à présent épiloguer sur le terme de *deikéla*, « représentations », employé par l'auteur grec, et se demander s'il ne s'agissait pas en l'espèce de véritables drames sacrés, analogues aux Mystères de notre Moyen-Age, le texte que j'apporte prouve qu'il s'agissait au contraire, ici comme ailleurs, d'une action rituelle strictement dite.

Le rituel égyptien du reste, et le genre de représentations qu'il comportait, — en quoi consistaient proprement les « mystères », — nous sont maintenant plus accessibles, grâce à la publication récente du « Papyrus dramatique du Ramesséum » (16 bis) par le regretté Sethe. En réalité, malgré le titre prometteur adopté par son savant éditeur, ce papyrus ne renferme pas, comme on s'y attendrait, le texte même d'un drame égyptien. Il n'est que l'aide-mémoire d'un maître des cérémonies, d'un mystagogue, qui avait charge de l'organisation de mystères sacrés, exerçait les officiants (16 ter) et assurait la bonne marche de l'office. Le document a été écrit en vue de la cérémonie du couronnement de Sésostri I (1980-1935 av. J.-C.), vrai mystère religieux partagé en trois grands épisodes : l'érection du Piller sacré d'Osiris, la vêtue du nouveau souverain et l'apothéose de son prédécesseur.

Dans le détail ces épisodes se décomposent eux-mêmes en tableaux, qui sont les différents actes du rite. Pour chacun de ces actes, le rédacteur du manuscrit a inscrit, en vue d'un usage essentiellement pratique : d'abord la mention de l'action liturgique, et sa signification mystique, qui commande et explique le jeu des officiants; ensuite le nom des interlocuteurs à mettre en présence et l'indication des propos à échanger; enfin, en regard de

---

(16 bis) Trouvé en 1896 par Quibell dans les fouilles du Ramesséum.

(16 ter) Un bas-relief du mastaba de HERNEBKAOU, de la Ve dynastie, découvert l'an dernier à Saqqara par M. Sélim Hassan, le long de la chaussée montante de la pyramide d'Ounas, montre un maître des cérémonies instruisant les « mouou », danseurs des fêtes funéraires. Les danseurs, alignés devant lui, esquissent un pas de danse, tandis qu'il consulte un rouleau de papyrus. La légende du tableau : « Lecture du livre par le cérémoniaire », ne peut désigner qu'un livret semblable à celui qu'a publié Sethe.



chacun de ces propos, des notes brèves rappelant, par un simple mot, tel personnage, telle action, tel accessoire, ou seulement telle exégèse, qu'il importait au cérémoniaire de ne pas perdre de vue. Un exemple suffira à renseigner sur l'aspect du document, et fera comprendre sa complexité et son caractère quelque peu déconcertant. Il s'agit de l'érection du Pilier sacré :

## (Scène XII)

Il arrive que l'on donne le signal de l'oblation. C'est Horus qui reprend son œil... (détruit)...

THOT aux SUIVANTS de  
SETH : Courbez vos têtes !

Les suivants de  
Seth . Chèvres.

THOT à HORUS. — (détruit).

Thot . Boucher.

HORUS à THOT. — Rends-lui sa tête !

Le Dieu à qui on  
rend sa tête . Deux vases  
versés.

HORUS au DIEU DE LA  
VILLE. — Il dégage un  
fumet qui m'ouvre l'appétit (18).

Seth . Veau.

HORUS à SETH. — Quelle est son espèce ?

Thot . Tuer l'oie.  
Poser le réchaud.

## (Scène XIII)

Il arrive qu'on fait offrande au Pilier sacré d'une tête de veau et d'une tête d'oie. C'est Horus qui est devenu puissant et à qui l'on fait ce qu'il dit.

— Donnez-moi mon diadème !

La tête de Seth .

Deux offrandes.  
Céréales.

GHEB à THOT. — Donne-lui sa tête !

Offrir une  
tête de  
veau et  
une tête  
d'oie.

Chambre dorée.

(17) SETHE, « Dramatische Texte », II, p. 147-160.

(18) Mot à mot : « Que ma bouche désire ».

## (Scène XIV)

Il arrive que le Pilier sacré est dressé par les Parents royaux. C'est Horus qui a ordonné à ses Enfants de placer Seth sous Osiris.

HORUS aux ENFANTS d'HORUS. - Faites qu'il reste sous lui !	Seth sous Osiris le pleuré .	Dresser le Pilier sacré
ISIS et NEPHTHYS aux ENFANTS d'HORUS. — Poussez-le sous Celui qui est tombé !	Les Enfants d'Ho- rus .	Les Parents royaux. Le Grand- Prêtre d'Hé- liopolis.

## (Scène XV)

Il arrive qu'une corde est placée au Pilier sacré. C'est Seth immolé, comme Horus en a donné l'ordre à ses Enfants.

HORUS aux ENFANTS d'HORUS. — Mettez-le debout garrotté !	Seth garrotté .	Incliner le Pilier sacré
--	-----------------	-----------------------------

Ce qui frappe au premier abord dans ce texte étrange, c'est la différence entre la suite des actions rituelles, parfaitement claires et logiquement enchaînées (on donne le signal de l'oblation, — on fait offrande au Pilier sacré — le Pilier sacré est dressé —, une corde est passée autour du Pilier sacré), et le détail des dialogues et des indications scéniques, qui est non seulement obscur, mais parfois même franchement déconcertant. Encore le passage choisi est-il, à ce point de vue, un des moins étonnants. Il se peut que, dans cet aide-mémoire, le discours ne soient notés que par leur *incipit*, le reste étant affaire des officiants. Une part en outre est à faire aussi, c'est entendu, à la personnalité du cérémoniaire qui, en composant ce livret, a abrégé ses indications de façon qu'elles lui fussent utiles, sans se soucier qu'elles fussent claires pour d'autres que pour lui. Chacun sait, par sa propre expérience, à quel point des notes jetées de cette manière peuvent devenir énigmatiques lorsqu'on ne sait pas, ou qu'on a oublié, en vue de quoi elles ont été prises. Il n'en reste pas moins que, dans la mesure où l'on peut reconstituer, grâce à ce memento, ce qui dans les rites ressemblerait

assez à un drame, il apparaît que ce prétendu drame déjoue à tout instant les lois de vraisemblance et de cohérence qui sont la convention fondamentale de toute action dramatique, même rudimentaire.

C'est que, dans l'accomplissement des rites égyptiens, le drame, en tant que drame il y avait, se jouait en réalité dans l'invisible. A la fête de l'Erection du Pilier sacré que nous avons choisie comme exemple, le fidèle voyait des yeux du corps exactement ce qu'un haut fonctionnaire d'Aménophis III (1411-1375 av. J-C), Khériorouf, a pris soin de faire représenter sur les murs de son tombeau dans la nécropole thébaine (19) : le Pilier sacré dressé à l'aide de cordes par un groupe de « Parents royaux », — auxquels s'associait pour la forme le roi, accompagné de la reine et des princesses; un pontife aidant à la manœuvre en soutenant le Pilier sacré; un prêtre à genoux présentant des offrandes et, tout autour, se dépensant en chants, danses et même luttes au bâton. des personnages que l'on retrouve pour la plupart mentionnés dans le Papyrus dramatique du Ramesséum. Rien en un mot qui dépassât les limites normales du rite.

Mais il en était tout autrement aux yeux de la foi. Pour eux, dans cet épisode, le roi était en réalité Horus, le Pilier sacré Osiris, le boucher, le dieu Thot, le veau égorgé le dieu Seth, les chèvres ses complices; lorsque le Pilier sacré était redressé, c'était Osiris qui était installé en tromphateur sur le dos de Seth son meurtrier. Un détail montre combien ce symbolisme lui-même était peu lié aux personnages ou objets visibles, et dépendait de l'action prise dans l'absolu plutôt que dans ses conditions matérielles: au moment où le Pilier sacré était, pour la manœuvre, ceinturé d'une corde, il cessait brusquement d'être Osiris pour devenir Seth, son ennemi garroté. De tels changements étaient familiers aux mystères égyptiens : ils étaient évoqués, par ailleurs, plutôt qu'énoncés, par des paroles mystérieuses prononcées au cours des rites. On se rend compte que, sans initiation, nul ne pouvait deviner le sens profond d'une cérémonie traitée en « mystère », ni la portée des paroles qui l'accompagnaient.

---

(19) BRUGSCH, « Thesaurus inscriptionum aegyptiacarum » V, Leipzig, 1891, p. 1190-1196.

Si, dans les *deikêla* de Saïs, Hérodote a pu contempler les souffrances d'Osiris, c'est qu'on l'avait averti, sous promesse de secret, que, dans cet office auquel il allait être admis, le brasier de feu et la colonnette de faïence ne seraient autres qu'Osiris, et que l'officiant, lorsqu'il les recueillerait pieusement, tiendrait la place d'Isis, tandis que lorsqu'il les briserait et jetterait au lac, il personnifierait Seth.

Il s'agissait donc dans tous ces mystères, comme dans ceux du même genre dont il serait superflu de parler (20), de rites auxquels se superposait un drame purement cérébral, qui n'était relié au rite que par quelques paroles volontairement mystérieuses. Puisque la question a été posée de savoir si, en Egypte comme en Grèce, le théâtre ne serait pas sorti de cérémonies religieuses, cette analyse n'aura pas été hors de propos. Elle aboutit à conclure que, quels que soient les éléments représentatifs que la liturgie égyptienne ait pu comporter, sa tendance a toujours été de les traiter d'une manière ésotérique et symbolique qui ne pouvait, en aucune façon, favoriser l'éclosion d'un véritable art dramatique.

ETIENNE DRIOTON,

( *A suivre* )

---

(20) Sur les rites mimés inclus dans l'office des funérailles, et en particulier ceux de l' « Ouverture de la bouche », cf. VIREY, « Le tombeau de Rekhmara », Le Caire, 1889, p. 139-149; « La religion de l'ancienne Egypte », Paris, 1910, p. 261-265. MASPERO, « Le rituel du sacrifice funéraire », dans la Bibliothèque Egyptologique, I, Paris, 1893, p. 283-324.

## PROMENADE A SIWA

### DESERT..

Il y a dix heures que l'auto roule. Les têtes trop longtemps cahotées, secouées, abritent maintenant des sommeils branlants. Quatre autos qui se suivent, cela fait dix casques coloniaux khaki ou blancs, tous un peu sales, couleur du sable, déjà couleur du temps. Tout à l'heure encore c'était la nuit, une nuit froide, anonyme, une nuit duveteuse faite de plaid et de manteaux, de conversations au chauffeur pour « qu'il ne s'endorme point ». Aucun parfum de fleurs, aucun grésillement d'insectes, une belle nuit claire toute cloutée d'étoiles. Mais la Grande Ourse vient de s'éteindre et Vénus qui brillait si fort s'est effacée juste avant de voir paraître le soleil, et je regarde maintenant l'aube aérienne de mon premier jour au désert.

Le matin est frais et rouge comme une pomme. Sur un rocher une gazelle se dresse, allonge sa tête où deux minces cornes s'élèvent en forme de lyre. Elle est jolie, mince, nerveuse et dans ses jambes frémissantes je devine le bond qui va tout d'un coup détendre sa fuite ramassée. Elle nous regarde, puis ftt... s'envole d'un seul élan en nous montrant son petit derrière blanc.

— « Faut-il la tuer ?... » demande le chauffeur soudanais en bon civilisé qui ne voit dans tant de grâce qu'une chair fine et une fourrure, de quoi faire un bon diner et un coussin.

Les autos roulent, roulent en procession cahotée. Marsa Matrouh quittée hier soir n'est plus qu'un souve-

nir et Siwa, pas encore un espoir d'eau fraîche. Le grand désert est un disque de sable dur où le soleil pèse de tout son poids d'or.

Les yeux tâchent de découvrir un arbre, une forme, quelque chose de vert et de vivant, mais tout le long de la route rien que de temps en temps un amas d'ossements (quelle bête s'est couchée là pour mourir ?...) un dessin de coquillages ou de pierres blanches dérangé par le vent, tout ce qui reste du nom d'Allah inscrit par la main assoiffée d'un pèlerin.

La lumière monte avec une chaleur déséchée. La soif est longue au désert, longue à l'infini ! Elle rôde dans le cercle fermé de l'horizon éffrangé de mirages.

Mirage cette eau rose pâle, si pâle, où baignent des rochers noirs...

Mirage ces îles heureuses qui se perdent dans le ciel...

Mirage cette baie ronde et douce, cette courbe d'eau...

Mirage cette double palmeraie reflétée dans ce lac...

Bidons crevés, os blancs, buissons d'épines rôties, des pierres... Interminablement, la piste se déroule.

Au-devant de nous, une forme empaquetée de laine surgit on ne sait d'où et s'avance avec de grands gestes. Notre voiture s'arrête. C'est un vieux Bédouin qui nous fait signe. Il ne crie pas. Le désert apprend le silence et le vide des mots. Il nous montre une petite bouillotte d'émail bleue, sans doute « made in Austria » et je comprends qu'il demande la seule chose que l'on ne peut refuser : de l'eau.

Et tandis que le chauffeur remplit la petite bouillotte c'est nous qui posons les éternelles questions des Blancs :

— « Comment peus-tu vivre ici ? N'y a-t-il pas un puits ?

— « Déséché », répond l'homme.

Et c'est tout.

A dix mètres, la tente brune rayée de larges bandes marron d'où émergent des têtes curieuses. Une femme, un adolescent, une petite fille vêtue de rouge, qui elle s'avance. Un chameau accroupi dirige vers nous son regard digne. Le vieux remercie d'un geste ample en se touchant le front et emporte l'eau. Les autos s'éloignent pleines de questions, de regards jetés en arrière, mais le désert reprend cette forme couleur de sable et tout s'efface dans la poussière.

Des demi-cercles de collines creusées à leur base surgissent à l'horizon et semblent les corniches d'un grand temple enseveli dans le sable. On les dépasse, d'autres, encore d'autres, qui derrière nous se rejoignent. Nous entrons dans le pays des temples, Siwa, la ville du Dieu Soleil est proche !...

Je crois la deviner après chaque cycle franchi, derrière cette couronne de rochers percés d'ouvertures carrées, ces montagnes si vieilles toutes brisées et mauves. Des pierres bizarrement groupées prennent des apparences fantastiques. Est-ce un masque d'empereur cet énorme profil de granit détaché de la paroi rocheuse ?... Un immense chameau de pierre dort agenouillé dans un sommeil pétrifié.

L'épanouissement vert bleu d'un grand palmier s'avance au-devant de nous, étale ses palmes arquées doucement frémissantes et son geste d'accueil dit qu'enfin nous sommes admis dans la cité interdite.

Siwa, la ville aux mille sources, que notre soif t'a désirée !... O, la lassitude exaspérée de cette dernière descente vers l'oasis ! Il y a des heures que le soleil brûle, que l'horizon reflète un trop long mirage d'eau, et toujours un dernier espace de terre plissée à franchir !... Mille enceintes de pierres mentent maintenant. Chacune est pleine de désolation de ruine et de mort, chacune voudrait se dissimuler, mais je sais que leurs précautions les trahissent, Siwa, la ville fermée est là !...

Un oiseau se lève, chante et s'enfuit .

A l'hôtel du *Prince Farouk* appuyé au flanc de la montagne, un décor en tronc de palmiers et sable blanc nous attendait. De grandes pièces badigeonnées à la chaux, par terre des tapis tissés par les Bédouins, de longues bandes noires à raies de couleurs. Au plafond, les poutres apparentes sont des stipes bruns et rugueux de dattiers.

— « Un décor pour cinéma » dit l'un de nous.

Car chaque fois que le décor est trop beau, comme de vieux enfants lassés qui ne savent plus jouer, nous parlons de cinéma, de la chambre noire où défilent les images qui mentent.

Non, ce n'est pas tout de suite que les yeux savent voir. Ni Agourmi perchée sur une colline, ville médié-

vale en ruine, ni la palmeraie déjà chargée de dattes d'or et de pourpre, ni les ombres de laine blanche des hommes, ni celles de coton noir à rayures bleues des femmes entr'aperçues dans le dédale des rues et des jardins, ni même le grand cercle d'argent qui met une auréole de soleil autour du cou des jeunes filles, ne se montrent d'abord tels que nous les aimerons plus tard.

Oublier ce qui peut ressembler à ces êtres et à ces choses, ne pas se souvenir, ni comparer... Tout est mystère et tout est découverte ici. Il faut apprendre à se baigner dans une eau alcaline pleine de bulles montantes, dansantes qui doucement s'épanouissent à la surface en cercles frémissants et pour soutenir sa course, boire par tous les pores la lumière légère, se nourrir de soleil !...

### LES SOURCES

Elles dorment à fleur de terre, encloses dans une margelle de pierres toutes neuves. Autour d'elles se pressent des palmiers si proches que leurs longues palmes arquées, d'un doigt effilé, caressent l'eau qui ondule.

L'eau est bleue, et lorsque je me penche au-dessus de la margelle, ce n'est pas mon image que je vois, ce ne sont pas mes yeux que mon regard rencontre mais une algue-marine translucide, vivante d'où monte un chapelet ininterrompu de bulles gazeuses. Elles montent de je ne sais quelle profondeur, montent en dansant, — ô le beau fil de perles qu'elles dessinent !... — Elles montent légères et rapides vers la surface bleue et s'ouvrent en immenses cercles multiples. Elles se suivent si proches, pour s'épanouir ensuite en corolles, qu'on les prendrait pour la tige grenue de grandes fleurs de cristal. Je plonge en défigurant ce jardin aérien, j'entre dans cette eau que le soleil fraîchit et que tiédit la nuit. Elle vient de si loin, des hauts plateaux Abyssins, elle est faite de tant de lumière et d'air cette source du soleil qu'elle est douce et fine. Il me semble prendre un double bain d'air pur et d'eau fraîche. Car toutes les bulles rouges s'attachent à la peau et me font une armure perlée. De longues herbes vertes caressent les jambes des baigneurs en une enveloppante étreinte qui donne peur.

Légèreté de l'eau jaillissante !... La vieille fatigue se



détache et tombe comme une gangue. Des profondeurs de la terre montre à travers l'eau un souffle d'air neuf. L'eau essuie d'un linge fin nos peines de civilisés qui se font mal pour vivre. Je flotte dans une armure aérienne, je fais peau neuve avec du soleil !

Je lève la tête. Autour de moi la palmeraie, les champs. Entre deux sillons surgit le buste d'un adolescent. Une libellule à grandes ailes rouges vrombit, s'en va, et revient. Un petit âne au poil laineux, encore frisé, fait entendre son trot inégal, hésitant, qui recommence.

Un vieux nègre nous raccompagne à l'hôtel. Il s'agrippe à la portière près du volant. Je vois son dos en cotonnade blanche et sous le petit bonnet rond sa nuque bien rasée. De temps en temps il se retourne et nous sourit et lorsqu'on passe auprès des palmiers, il étend la main, cueille quelques dattes au régime qui s'offre.

Ici les palmiers ne sont point comme ailleurs. Plus courts, le stipe plus puissant, jamais débarrassé des palmes sèches de l'année dernière qui retombent autour du tronc avec le geste las d'une main fatiguée, ils me semblent plus humains que ceux d'Alexandrie et mettent leurs fruits à la portée de ceux qui ont soif ou faim.

Oasis bienheureuses ! Siwa ne semble d'abord qu'une immense palmeraie. Puis l'on découvre bientôt un dédale de rues, des vergers, des jardins, des maisons, la ruche vide d'une ville forteresse abandonnée, et les dattiers peussent aux hasards des canaux qui creusent la terre et la partagent.

Ils vivent avec ceux qui passent, au bord des chemins, en cercle autour des sources rondes, jouent aux quatre coins d'un carré de « mélohiya », montent la gardent devant le temple de Jupiter Ammon où des blocs de granit fracassé s'allongent maintenant sur le sable.

### PROMENADE

Le village est fait d'un lacs de maisons. Les rues étroites bizarrement entrelacées sont bordées de hauts murs où quelques poutres font saillie. De très minces ouvertures. Je pense en les voyant aux constructions berbères des expositions coloniales.

A notre passage des femmes se sauvent avec des mi-

nes de gazelle effrayée. Elles rentrent dans leur maison, mais elles se montrent bientôt à la fenêtre. Les jeunes rient à ce jeu de cache-cache. Les vieilles, on ne sait pas. Elles rabattent trop vite un pan de leur ample vêtement sur leur visage. Une petite fille, la tête rayée de mille tresses noires, se penche à une lucarne et fait danser ses larges pendants d'oreilles, si longs !.. Le collier d'argent rigide encercle son cou mince et je lève les yeux pour voir son fin visage qui sourit.

Tandis que les autres grimpent dans la ville médiévale tout en ruines, ce fantastique décor de murs effondrés, alvéoles vides, cases éventrées qui s'est groupé autour du temple de Jupiter Ammon, je m'arrête une seconde sous un abri de palmes sèches soutenues par des piliers énormes à leur base et qui s'élèvent en s'aminçant.

Cet abri d'ombre est ouvert à chacun. Un banc de terre battue court tout le long du mur. Je m'assieds. Et voici qu'arrive un petit garçon, deux petits garçons, tout ce que les maisons voisines contiennent de petits garçons. 10 ans, 6 ans, 11 ans. De beaux yeux noirs assez écartés, des yeux l'empides presque immobiles où une mouche boit à petits coups. Les jeunes corps sont nus sous une robe de coton jaune à filets noirs.

De minces visages sérieux me regardent. Mes souliers, ma robe de cretonne où fleurissent des fleurs de là-bas, mes yeux tout en vitre noire, ce casque de liège — si commode et si laid ! — rien ne les étonne. Et moi aussi je les regarde ces beaux petits presque nus et pauvres, tout drapés de soleil et de haillons, ces beaux enfants tondus de près par un coiffeur habile qui ne leur a laissé au sommet du crâne qu'une touffe de cheveux, une poignée de petites boucles de laine frisée. J'ai honte de leur poser les questions toutes faites, inventées par les grandes personnes et qui croient-elles, vont à chaque enfant :

— « Comment t'appelles-tu ? Quel âge as-tu ?... »

Les mots dessèchent la bouche ici. Je regarde ces enfants dont les yeux ne cillent point et qui savent déjà l'inutilité des vaines paroles. Ils sont distants, polis et dignes, en jeunes rois du désert. Ils ont au cou les pierres blanches qui font les jours heureux, les sachets pleins de poudre mystérieuse contre le mauvais œil. Des

mains superstitieuses ont tressé pour eux ce collier magique de chance et de bonheur.

Des enfants qui ne savent ni se moquer, ni s'étonner ! Des enfants qui n'ont jamais été en classe...

Un vieux Bédouin, — quel beau sourire blanc dans un masque de cuir noir tout plissé ! — vient tresser près de nous un panier plat en fibres de palmes. Un autre m'apporte le fruit chanté par le Cantique des Cantiques, le fruit désaltérant, la grenade aux grains juteux.

### MARCHE

Sur la grande place carrée où se tient avec grande solennité le marché des dattes, s'élève un abri. Une toiture plate en palmes sèches soutenues par des piliers déverse de l'ombre. Des hommes, rien que des hommes, accroupis devant de minuscules étalages. Celui-ci vend des paniers en vannerie fine, cet autre une énorme serrure en bois qu'ouvre une sorte de clef hérissée de pointes. Ce sont ces étranges fermetures qui gardent la porte des vergers enclos dans une palissade de palmes sèches.

Sur une cage à claires voies, les boîtes en carton rose des cigarettes à bon marché. Quelques melons d'eau venus de Marsa Matruh et dans d'anciens bidons à essence tout ce que le touriste abandonne à Siwa en échange de tant de beauté — des fèves sèches, le tas grenu et orange des lentilles, des feuilles de menthe dont on fait un thé odorant. Un nègre vend des chasubles en laine de moutons qu'on enfile par la tête et qui laissent libre les bras. En somme si peu de chose à acheter !... Chacun vit-il comme le sage, des fruits de son jardin sans convoiter le bien de son prochain ?... Le palmier donne à tous la toiture et les poutres de sa maison, de quoi tresser un tapis, des paniers, manger et vivre toute l'année.

L'enclos est minuscule et vendeurs et acheteurs se tiennent là sans bouger. Ils stagnent dans l'ombre. Aucun cri ne s'élève... Où sont les marchés assourdissants de chez nous, le bruit de voix des marchandes, le caquetage des volailles prisonnières ?...

Un homme tient dans ses bras son dernier né. Dix mois. Un bébé qui porte en bandoulière un talisman cou-

su dans un sac de cuir. Un bébé qui ne pleure pas et que je ne saurai pas faire sourire !...

### JARDINS AU SOLEIL...

A Siwa tout est jardin. Les palissades de palmes sèches semblent être là pour limiter les propriétés plutôt que pour en interdire l'accès. La grande serrure de bois à l'aspect si redoutable, s'est ouverte pour nous étrangers infidèles, curieux et touristes et — ce qui est pire — amateurs de fruits, gourmands et pillards !... Nous voici errants dans le beau jardin vidé de femmes et de petites filles, propriété d'un notable du village.

Mais tous les fruits sont à nous ce matin, car les Siwi peu civilisés, cachent leurs épouses et leurs filles et laissent cueillir les produits de leur terre.

Sous l'ombre claire d'une treille, à portée de main pendent des grappes mûres de raisin blanc. Les grenades rondes et lourdes à peau rouge, arquent les branches aux feuillages légers. Les dattiers, eux, sont toujours là comme des amis fidèles. Je contourne leur tronc et leurs régimes assez bas pour qu'on puisse cueillir leurs dattes sans fatigue, et je vais vers le figuier... Sous son ombre immobile, il distille un parfum de sucre et de fleurs et ses figures sont petites, ridées, leur peau vert pâle est fissurée de blanc. On les mange, on les boit plutôt, en deux bouchées, car leur chair rose et blonde coule comme du miel.

Beaucoup d'oliviers chargés de fruits et, parfois, le feuillage jeune, éclatant, d'un bel abricotier.

Au pied des arbres, des carrés de légumes. Je n'ai vu ni citerne, ni dos penché vers la terre, ni outils de travail. L'eau circule librement dans de minces canaux, l'air est doux et sec sans vent ni poussière. L'abondance des fruits, la libre fantaisie de la vigne en tonnelle, rien n'exprimait une sensation d'effort ou de labeur. Je n'ai pas vu de bêtes peiner à Siwa, point d'âne aux yeux aveugles tourner en rond autour d'une noria ou traîner une charette, point de chevaux attelés à une charge. Même les chameaux toujours chargés de pierres ou accablés d'un déménagement, étaient libres dans un enclos, pres-

sant les uns contre les autres leur tête digne de vieilles demoiselles outragées.

#### PETITES INFANTES

Maîntenant ce n'était plus l'eau fraîche des sources ni les fruits du verger, ni la palmeraie longuement étendue que nous désirions, mais le visage des petites filles qui s'enfuyaient devant nous. N'ai-je pas vu l'une d'elles sauter au bas de son âne et courir, tomber de tout son long puis se relever pour se précipiter vers ses aînées dont le visage était déjà caché sous un pan de vêtement ? Ces fuites éperdues, ces portes doucement refermées devant notre esprit d'aventure, tout ranimait notre curiosité. Les voir de près et les photographier, les toutes petites qui ont sur la tête finement rasée trois touffes de cheveux bouclés, et celles plus âgées coiffées de mille nattes, qui portent déjà le grand cercle d'argent.

On les apercevait le temps d'un éclair. L'anneau de métal poli jetait une clarté blanche, un bruit de pas effrayés. Elles étaient déjà parties, laissant le champ vide devant l'objectif braqué.

Ce furent de longues et savantes négociations. Des voix européennes habituées aux phrases précises se firent douces, persuasives les inflexions. Il y eut presque un ambassadeur. On traitait de puissance à puissance, car les petites filles de Siwa sont les infantes du désert.

Elles daignèrent enfin se montrer, se laisser approcher à distance respectueuse.

Appuyée au mur de ces gros cubes bruns qui sont des maisons, ayant à ses pieds l'ombre effilée des palmes venue pardessus l'enclos du verger proche, Zeinab, la tête haute et le regard baissé fut belle à voir avec son mince visage clair sous la sombre coiffure compliquée. Hadria, elle, riait, les deux mains croisées sur ses genoux, riait de tous ces regards qui la pourchassaient sans la fixer. Elles portaient toutes deux une ample robe aux manches larges et longues jusqu'à terre qui leur faisait une sorte d'ailes sombres et drapaient leurs gestes dans un tissu bleu à rayures plus claires.

Vous étiez jolies, fines et douces, petites filles et combien altières !... Dans de minces lentilles de cristal

d'autres se sont penchés vers l'image de votre silhouette et ont pu saisir votre attitude, vos yeux immenses, vous emporter avec eux, vivantes parmi leurs documents, entre une vue de la palmeraie et du temple fracassé. Pour moi qui veux vous ressusciter ce soir, vous êtes le charme tissé de soleil, de silence, d'eaux jaillissantes et d'air pur, la vie intacte de l'oasis, les fleurs dont le souvenir aide à vivre notre vie de civilisés.

### AU TEMPLE DU SOLEIL

Le chemin de sable qui conduit au temple de Jupiter Ammon hésite, s'arrête, la palmeraie recule et dans un ciel vide se dressent des blocs de granit. L'horizon tout autour dessine un cercle blanc. Je vois sur les pierres les plus hautes, en procession à moitié effacée, les gestes d'adoration des esclaves du soleil et la protection ailée d'un scarabée. Les couleurs ont pâli. Par endroit un bleu déteint laisse deviner une fresque. Des gradins usés sous les pas du grand prêtre, conduisent à ces pierres encore debout. C'est tout ce qui reste du Temple où Alexandre vint consulter l'oracle.

Notre voyage est fini.

On veut lever la tête, mesurer cette déchéance, voir mieux cette ruine, ces profils égyptiens, les courbes élégantes des hiéroglyphes, mais la lumière verticale fait courber les nuques et baisser les yeux éblouis. Car le temple n'est pas vide. Qu'importe les blocs de granit maintenant allongés sur la poussière du chemin ! Le dieu soleil est toujours vivant. Je sens sa présence dans notre joie de pèlerins arrivés au but, je la vois dans les gerbes de corail rouge de ce grand palmier isolé sur la route, dans toute cette lumière qui flamboie sur cette terre qui lui appartient.

Je cueille un peu de chaleur à cette pierre dorée, je l'emporte dans mes mains vides et voici que je rejoins la fille adoratrice qui s'immobilise là-haut dans ce granit...

JEANNE ARCACHE.

# MON FILS

(SEPT ANS)

Aïnab 4 Septembre

*Sept notes font toute la Musique.  
Sept couleurs font l'arc-en-ciel.  
Sept ans font ta petite vie magique.  
Tu es, mon fils, mon septième ciel.*

*J'avais ton âge  
Quand je suis venu  
Dans ce village  
d'Aïnab.*

*Le Grand Druze  
Toucha de loin  
Ce beau coin  
De son bâton immense,  
Et le sommeil fut.*

*Regarde.  
Les hommes, les femmes, les arbres, les pierres  
Baissent les paupières  
Et dorment*

*Et attendent  
Sous l'orme  
Ton sourire.  
Tout est touché par la grâce,  
La torpeur, la clémence.  
Mon fils, tu trouveras un jour celle  
Qui réveillera Ainab la belle  
De ce silence.*

*Donne-moi ta main  
Et fouillons cette forêt de pins.*

*La Belle-au-Bûis dormant  
Est quelque part par là.  
Ne sens-tu pas ce parfum  
Mêlé à la senteur du thym ?*

*Cette beauté s'appelle la solitude.*

*Viens que je te présente  
Aux enfants, aux vieillards  
Aux petites demoiselles, —  
Les futures belles  
amoureuses des chaînes, —  
Aux cèdres, aux noyers, aux chênes,  
Aux rochers, aux pierres, aux brousses.*

*Tu t'asseoiras sur la mousse  
Et tu comprendras  
Le mécanisme de l'homme.*

*Je t'apprendrai les sentiers de chèvre,  
Les beaux sites où tu dois prendre ton souffle,  
Et contempler de loin  
Les maisons rouges qui souffrent.*

*Montre-moi tes biceps  
Avant de grimper ce cèdre,  
Je te veux fort*



*Comme un garde-champêtre  
Qui fait peur aux oiseaux frivoles  
Et aux voyous qui volent.*

*Je suis fier de toi, mon enfant  
Quand tu grimpes la montagne  
Comme un faon,  
Avec ton bâton  
Deux fois  
Plus grand que toi,  
Sans faire cas des ronces  
Des épines, des précipices.*

*Tu me devances sans prendre haleine.  
Tes yeux ont hâte de voir, de comprendre.  
Rien n'est assez beau pour toi.  
Tu veux une nature toujours plus belle.*

*Tu es instable comme une hirondelle.  
Que cherche-t-elle  
Avec cette anxiété folle ?  
Une branche, une feuille  
Où reposer ses ailes ?*

*Oiseau bohème  
Qui sème  
La beauté à tout vent.*

*Vois-tu ces oliviers millénaires  
Aux cœurs creux  
Pleins de fourmis et de misères ?  
Ils hochent leurs têtes blanches  
A la beauté de tes sept ans.*

*Malgré leur vieillesse  
Ils t'apprennent à toujours donner.  
Car ils donnent des gouttes  
D'huile jaune, parfumée  
Qui nourrissent l'homme  
Et lui rechauffent le cœur,*

Perche-toi, comme un aiglon  
 Sur ce cèdre solitaire :  
 C'est un vieil ami de ton père.  
 Il a couvé de ses ailes baroques  
 Mes rêves fantasques, et ces rocs  
 Que la mousse moëlleuse  
 N'apaise pas.

Tu verras, de loin, ces oliviers  
 Onduler sur les montagnes  
 Puis comme une cascade  
 Chuter et inonder la plaine.  
 Lac sombre suivi d'un autre lac,  
 Couleur de sang, sable rouge, aride  
 Qui sépare la discorde  
 Qui règne à Beyrouth  
 De la grande sérénité  
 Du règne végétal.

Aucune route  
 Ne sillonne la plaine ;

Aucune voix,  
 Aucune nervosité,  
 Aucun spasme  
 Ne trouble la terre où vivent les hommes

Garde cette grande sérénité  
 Dans ton cœur,  
 Et juge la petitesse de la vie  
 De très haut.  
 Elle se confondra  
 Avec les molécules de l'éther.

Ce ciel, cette mer  
 Ne se confondent-ils pas aussi ?

Aucun horizon ne doit arrêter ton regard.  
 Pense, aime librement, honnêtement,  
 Comme la nature t'a créé

*De parcelles  
De beauté.  
Aime celle  
Qui t'a donné le jour.  
Sois son fils, son ami, son père.  
Ne le peux-tu pas ?*

*La tendresse n'a pas de bornes.  
Soutiens ta mère toujours,  
Comme un bâton  
D'espoir, de force et d'amour.*

*Sois pour ton père  
Le « Petit Poucet »  
Qui marque la longue route  
De l'inconnu  
Par ton sourire frais et jeune.  
Il ne se perdra jamais.*

*Tu es ma lucidité  
Qui asservit  
Les ténèbres de ma vie.  
Tu es mon espoir d'homme. Grands !*

MOHAMMED ZULFICAR .

## TROIS POEMES

*Attrapez-la par ses cheveux,  
Par son cou blanc, par ses sourires.  
Elle s'échappe à tire d'aile  
La Jeunesse aux yeux d'amandier.*

*Avec des ruses de voleur  
Cernons-la sur notre pelouse.  
Ne perdons pas une minute  
Car elle est complice du temps.*

*Quand je dirai : Trois, il faudra  
Tomber sur elle en avalanche,  
Saisir son corps de mousseline  
Et le garder contre nos cœurs.*

*Quand je dirai : Trois... Mais hélas !  
Où est-elle ? Est-elle partie ?  
Faisons vite, la nuit approche  
Et tout sera fini pour nous.*



*La foire entière rit et pleure  
Dans l'âcre paume du faubourg.  
Payez un sou, brouillez les heures.  
Prenez deux sous, vendez l'amour.*

*Derrière la porte entrebaillée  
La silhouette du Malheur,  
Un doigt sur sa bouche émaillée,  
Guette l'appel du bateleur.*

*Carrousels tournez en arrière,  
Tournez à contre temps du temps.  
Vos chevaux aux belles crinières  
Resterons cabrés et contents.*

*La femme à barbe, dans sa cage,  
Chante des chants pour les oiseaux.  
Son mari fou, qui se croit mage,  
Fend le ciel avec des ciseaux.*

*Le long des trottoirs l'eau s'écoule  
Sale et douce, vers les égouts.  
Bateleur dispersez la foule :  
Les anges descendent vers nous...*



*Les grands Esprits de la forêt  
Sont assis en rond et s'amuse  
à jour sur la cornemuse  
Des airs en do, des airs en ré.*

*Pauvre voyageur égaré,  
Sans boussole ni arquebuse,  
Tu devras employer ta ruse  
Pour éviter pièges et rêts.*

*Car les Esprits de la forêt  
Chassent les hommes qu'ils accusent  
De mille trahisons confuses  
Variant selon leur bon gré.*

*Lorsque le soleil, par degré,  
Plonge sa tête de méduse  
Dans les horizons de céruse  
Il vaut mieux chez soi demeurer,*

*Et calme écouter murmurer  
La voix du vent où se diffusent  
Les notes — que la distance use —  
Des airs en do, des airs en ré.*

MARIE CAVADIA,

## NOYAU

*Ciel cave que mon rêve habite  
J'ausculte ton entraille inépuisablement,  
Comme si dans ton vaste ventre hétéroclite  
J'allais interroger le mot de mon tourment.  
J'assaille, je poursuis ta coupole obsédée,  
Indéchiffrable nuit, d'astres élucidée !  
Exhortation longue et sévère, je creuse,  
Je perce le rocher de votre nuit poreuse.  
Je vais, je viens dans votre intense soleil noir.  
Et dans votre Océan, l'âme tout engloutie,  
Je vois s'épanouir la gerbe ralentie :  
Comme des gouttes sur la corde d'une lyre,  
Tout le ciel envoûté vibre de mon délire.*

*— Jeune Eternel, toujours épris des créatures,  
C'est Toi qui dans mon cœur comme dans un miroir  
Allumes ce foyer semblable à ton feu noir !  
Ce cœur, c'est toi qui le tenailles, le tritures !*

*Une lame d'acier me touche.*

*Elle remplit*

*La ténèbre où Tu te caches, douce, terrible.  
Mes yeux intérieurs par toi sont éblouis;  
Je suis comblé d'un grand désir indestructible.  
Pour que mon âme à ta lumière s'habitue  
Ton blouissement se fait nuit à ma vue.*

*Tu parais. Et tu mets en fuite mes vieux hotes.  
 Tu m'accuelles à mi-chemin du Sanctuaire.  
 Tu donnes à mon âme ardente son Royaume.  
 Je monte et je descends les degrés de ton Aire.  
 Voici : cherchant l'amande opaque de ton fruit,  
 Je briserai l'étau de l'univers étanche,  
 Je décortiquerai la vaste pulpe blanche,  
 Et boirai la liqueur noire du noyau, nuit !*



## LOUVE

*Je plonge dans l'épais de ce pelage noir,  
 Nuit qui m'avez donné votre baiser de louve  
 Et je sais que sous votre obscur visage couve  
 Cette braise dont luit le feu dans vos regards.  
 Vous n'échapperez pas, o sauvage, à ma course !  
 Sein comble que je tête avec avidité,  
 Vous êtes, o suave, et ma soif et ma source.  
 C'est en vous que j'aurai ma gloire et mon été.  
 Vous filtrez à travers les pores de ma peau,  
 Noire Abyssine dont la gloire est au dedans !  
 De votre ombre que ma ferveur soit arrosée :  
 Ecorchez-moi. Brûlez-moi de votre rosée !  
 Que je sois engraisé de votre pain vivant,  
 Ivre de votre vin par qui les vierges germent,  
 Ce vin d'amour mêlé du lait de vos mammelles,  
 Ombreuse qui du Jour êtes le pur écho !*

GEORGES CATTAUL.



## FRAGMENTS...

### POLITIQUE

C'est l'amour du pouvoir qui empoisonne les cœurs, torture les esprits, exaspère la vanité des tribuns grands et petits. Mais les hommes politiques ne sont pas soumis aux règles communes du raisonnement. Il y a en eux du meilleur et du pire. Ils sont à la fois apôtres et cabotins. Ils sont capables des plus grands sacrifices et des actions les plus viles.



On est surpris de trouver jusque chez les politiciens les plus retors, un fond de candeur et des illusions tenaces. Même, lorsqu'au début de leur carrière leur sincérité est douteuse, ils finissent à la longue par acquérir des convictions qui les relèvent à leurs propres yeux et aux nôtres. On n'entre pas impunément dans la peau d'un personnage. Le personnage finit toujours par déteindre. On ne s'expliquerait pas autrement les luttes farouches qui mettent aux prises les frères d'une même patrie et, parfois, les frères d'une même famille.



Sous prétexte de politique réaliste, on ne fait plus sa part à l'idéal. On le tient pour enfantin, alors que pour les peuples l'avenir est lié à l'existence d'un idéal, même si les formules ne traduisent pas exactement l'idée qu'on défend. Il suffit que celle-ci soit belle et juste pour créer une source d'activité généreuse.



La politique internationale a dressé les uns contre les autres, des hommes qui étaient faits pour s'aimer et des peuples qui étaient faits pour se comprendre. Elle divise les intelligences les plus solides et les cœurs les mieux trempés. Les plus terribles rivalités d'amour, les plus âpres oppositions d'intérêt ne produisent pas plus de méfaits.



En politique, les mauvais arguments ne font jamais défaut. Rien n'est plus facile que de faire d'une aventure personnelle une question de principe. Voit-on souvent un politicien actif se condamner à l'immobilité, à la passivité pour le simple motif de ne pas trahir ses principes?



La discipline qu'on obtient par le déploiement et l'abus de la force brutale est une discipline de dissolution et de mort. L'autorité qui a besoin, pour subsister, d'une telle discipline n'a d'autre but que le pouvoir et les pouvoirs pour des fins personnelles ou de parti. La véritable discipline est celle qui est acceptée par le cœur et l'esprit. Discipline qui vise à la sauvegarde des principes et au maintien de la moralité, discipline qui a pour base la logique, pour but l'ordre.



L'immoralité est flagrante des régimes qui ne respectent ni l'individu, ni les collectivités. Pourtant un régime peut toujours se bonifier à condition que des hommes scrupuleux et dévoués détiennent l'autorité. Chacun proclame qu'il veut défendre la liberté et les lois, aider à l'évolution et au progrès, assurer l'avenir et créer la prospérité. Tandis qu'à la réalisation d'aussi alléchantes promesses, les uns apportent leur cœur et leur courage, les autres ne songent qu'à déformer le sens des promesses, et de l'Eden ne nous donnent qu'une cruelle caricature.



La fonction de ministre a perdu de son prestige, soit qu'en régime démocratique, la fonction devenue à portée de tous, les pires y accèdent aussi facilement que les meilleurs, — soit qu'en régime totalitaire, le ministre, émanation aveugle d'un chef absolu et agissant, n'est plus qu'un exécuteur sans personnalité. Ainsi, les peuples perdent le respect de la fonction et, partant, de l'autorité. Dans la confusion des pouvoirs et la carence des compétences, il n'est pas étonnant que tant les régimes de gauche que ceux de droite soient marqués par une anarchie de l'esprit.



Que dire des gouvernements qui se prétendent très justes et très bons et dont le plus grand souci est de maintenir avec implacabilité l'ordre, même quand il n'est pas troublé, même quand il n'est pas menacé. Une prévoyance intéressée leur fait découvrir un ennemi dans chaque citoyen qui ne prouve pas par son action continue son amour du régime. Dans la terreur généralisée, dans la tyrannie légalisée, qu'un gouvernement est donc fort!



Il y a des circonstances où l'on ne peut plus, sous peine des pires abandons, transiger avec l'adversaire. Et peut être convient-il d'autant moins transiger que l'adversaire est plus puissant.



Pour certains, il ne s'agit plus d'un art de la politique, mais de l'art de réussir dans les affaires par la politique.



La politique qui rend les hommes si cruels aux hommes, n'est mauvaise que parce que la vie n'est pas toujours bonne. Et la politique, c'est la vie courante transposée sur un autre plan.



Pourquoi les politiciens seraient-ils des êtres parfaits? Ce ne sont que des hommes, et il faut bien atteler des hommes au char de l'Etat.



Les femmes, plus volontiers que les hommes, sont favorables aux dictatures. Elles proclament que c'est l'ordre, que c'est le calme, que c'est la force. En vérité ce qui leur plait surtout dans l'aventure dictatoriale, c'est la manifestation de la force. En cela, elles sont logiques car, même émancipées, elles gardent la nostalgie ancestrale de la violence. Elles perdent de vue qu'on ne fait pas de la politique comme on fait l'amour. Une femme peut aimer la violence, un peuple a, tôt ou tard, des réactions énergiques et parfois sanglantes.



La femme ne peut plus se désintéresser de la politique qui commande aujourd'hui tous les rouages de la vie. Le bonheur des enfants, leur avenir, les conditions matérielles et morales dans lesquelles ils seront appelés à vivre un jour, n'est-ce pas son domaine? La femme n'est plus l'être assujéti au caprice de l'homme, le vulgaire instrument de son plaisir. On ne lui permettait jadis d'avoir ni une idée, ni une responsabilité. Dans le monde actuel elle joue, par son intelligence et sa sensibilité, un rôle prépondérant. Elle peut par la grâce de son jugement, la délicatesse de ses sentiments, sa finesse naturelle et son intuitive appréciation de ce qui est juste et de ce qui ne l'est pas, influencer sur la marche générale des événements et de la politique.



Si les hommes dirigent la politique, ce sont les femmes qui, dans une société évoluée, dirigent secrètement les hommes.

MOBALE

L'honneur de l'humanité c'est de s'affiner non dans le sens exclusif du perfectionnement matériel, mais surtout du perfectionnement moral. Si nous ne naissons pas libres, du moins nous vivons pour nous libérer.



Il faut à la solitude un cadre. Ils l'avaient bien compris ces moines qui choisirent de beaux sites aux magnifiques spectacles silencieux. Même ceux que la vie a déçus ou que l'âge et sa philosophie éloignent de la foule, recherchent pour leur retraite des horizons aimables ou grandioses. C'est que la solitude est seulement la fin de l'agitation physique. L'esprit, jusqu'au bout assoiffé d'idées et de sentiments, veut trouver dans la nature une réplique aux mouvements secrets de l'être, un excitant de l'intelligence, un stimulant du rêve. Il y a dans le silence une vertu singulièrement agissante, le silence qu'on peut rendre éloquent des mille voix de l'esprit, des mille chants du cœur.



Nous aimons les saints avec cette perversité de l'intelligence et ce sophisme de la sensibilité qui fait que, bien qu'admettant leur supériorité, la beauté de leurs actes et la splendeur de leur âme, nous ne songeons nullement à les imiter.



La sainteté, c'est bien beau ! Mais la vie aussi est belle. La vie avec tous ses attraits, toutes ses tentations, toutes ses fines jouissances n'est-elle pas également un cadeau de Dieu ? Or, dans sa bonté sans limite, Dieu doit aimer d'un même amour et les grands saints qui ont refusé le don qu'il leur faisait, et les grands pécheurs qui ont fait honneur à son œuvre. Les premiers, il doit les aimer avec son intelligence, mais c'est avec tout le côté humain de son cœur qu'il doit aimer les seconds ?



Vanité, Vanité, tout n'est-il que vanité? N'y a-t-il pas des vanités exquises qui nous procurent des joies si aiguës que pour rien au monde, et de quelque déception nous devons les payer, nous consentirions à ne pas les goûter? C'est notre faiblesse, notre délicieuse et humaine faiblesse, d'aller toujours à la recherche d'émotions et de sensations, de courir après des ombres et de nous nourrir d'apparences variées.



L'idéalisme est peut-être une condition excellente pour nous permettre de bien juger des choses au dessus desquelles il plane par définition. Mais n'est-ce pas être mauvais juge que d'être à la fois juge et partie? Comme on ne parle bien que de ce qu'on aime, ne devrions-nous pas tous parler bien de l'argent? Que celui qui ne l'aime pas aujourd'hui se lève donc et le dise!



Trop de jouisseurs se refusent au jeu des idées, affirmant que l'idéologie n'est que du vent. A une joie de l'esprit, ils préfèrent toujours un plaisir physique. Mais nos pensées, comme dit l'autre, n'ont de force que mêlées à notre chair et à notre sang. Malheur à ceux qui ne charrient qu'une chaleur toute physiologique et qui se glacent au contact de la pensée pure. Ils n'ont que mépris et ironie pour ce qui élève l'homme au dessus de lui-même : l'esprit de sacrifice et le culte de la liberté.



Quand on mêle la science à la religion, je me méfie de la religion et de la science.



Personne — ou à peu près — ne vit plus comme on devrait vivre. Aucun Etat — ou à peu près — ne se conduit comme il devrait se conduire. Individus et col-

lectivités traversent une crise, la plus grave de toutes : celle du bon sens.



Le bon sens? Merveille de la raison et diamant de l'entendement! Qui prétend travailler sous le signe de l'esprit et pour lui, ne peut s'en passer sous peine de faillite. Le bon sens nous prend par la main et nous conduit, comme le plus averti des guides, à travers le vaste monde des idées et des sentiments. Il est fait d'harmonie et d'équilibre. Il crée tacitement un code de discipline à l'usage de l'intelligence. Il interdit les divagations et les extravagances et ne désarme pas devant la difficulté. Au contraire il aide à en triompher. Et quel plaisir de qualité que celui de la découverte lorsqu'elle est due au bon sens mis au service de la connaissance et de la raison!



En politique, en littérature, comme en toutes choses, c'est un grand tort de ne pas apporter du nouveau. Ce n'est pas de l'orgueil, mais du courage et de l'initiative que d'essayer d'être le premier partout et toujours. La modestie est une jolie fleur de vertu, mais c'est bien gênant pour qui, dans le monde d'aujourd'hui, veut se tailler une place au soleil. L'avenir est aux audacieux, dit la sagesse des nations. Que voulez-vous que fasse s'il est modeste, et par conséquent timide, et donc un peu timoré, l'homme trop vertueux pour courir certains risques? Nous partons tous pour être les premiers, mais en route hélas! nous ne savons jouer ni des coudes, ni de la conscience, ni de la loi pour devancer notre prochain. Bientôt nous sommes distancés, et quand nous arrivons il est généralement trop tard.



L'art de vivre selon une morale toute tracée, dont les directives sont dictées par les théologiens, est en somme assez facile. Il est hérité, il est prévu, il est commandé, et l'initiative personnelle entre pour peu de chose dans l'exercice quotidien de cet art. Il

existe un autre art de vivre, plus difficile, tirant sa valeur de raisons qui n'ont rien de confessionnel. S'il se trouve, au surplus, que celui qui croit et celui qui ne croit pas se rejoignent pour bien vivre, bien vieillir et bien mourir, c'est que, sur un certain plan, rien ne ressemble plus à un homme qu'un autre homme, tant il est vrai que les sentiments ont une résonance à peu près égale dans le cœur du croyant et dans celui de l'athée.



L'art de vivre, ce n'est pas de se confiner dans une communion idéale avec un Dieu suprême, mais de s'arranger pour communier plus simplement avec nos semblables. L'art de vivre, c'est de savoir vivre en société. Ne donnons donc jamais de nous une image disgracieuse ou irritante, et sachons vieillir. En vérité, rien de plus intolérable que ce qu'on a appelé « le refus moderne de vieillir ». C'est quand on ne veut pas vieillir qu'on vieillit le plus vite. Justement cette vieillesse prématurée vient d'un déséquilibre moral, et peut-être mental, chez ceux qui veulent prolonger, par le double artifice du corps et de l'esprit, la jeunesse qui n'a qu'un temps.



S'il est possible, par des coupures chirurgicales, de supprimer des chairs inutiles et de donner l'illusion de la jeunesse aux plus-de-cinquante ans, quel chirurgien de l'âme supprimera jamais la patine du temps sur l'esprit, le cœur, les souvenirs?



Si nous le voulons, nous pouvons à chaque âge offrir un visage aimable à ceux qui nous entourent, et nous faire accepter, comprendre et aimer d'eux. Il s'agit de ne pas brouiller les cartes, ni les dates et de marcher de pair avec le calendrier. De même que chaque journée se développe selon un cours immuable, chaque vie se déroule selon un immuable périple, et



tout l'art de vivre est de s'accorder avec les saisons de la vie.

### JEUNESSE

Il n'est pas vrai, ou pas absolument vrai que les jeunes d'aujourd'hui soient différents de ceux d'hier. Il y a une diversité dans l'aspect extérieur, les détails secondaires, mais le moule qui a toujours formé le cœur et l'intelligence, n'a pas changé. Le seul changement, plus apparent que réel, se réduit à une question de mode, c'est-à-dire la chose la plus inconsistante, la plus légère, la plus charmante et la plus vaine.



Il en est des modes de l'esprit comme de celles du corps. Que faisons-nous sinon préférer le dernier aspect en date de ce qui constitue les frivolités du corps et les fantaisies de l'esprit?



Il est inexact de prétendre que la jeunesse actuelle soit exclusivement matérialiste, utilitaire et sportive. Elle est préoccupée au même degré que les générations précédentes des besoins du cœur et des exigences de l'esprit, mais elle ne commet pas la même faute que nous et s'attache à ne pas négliger la « guenille mortelle », cette enveloppe plus ou moins séduisante qui permet le contact avec le monde extérieur. Ainsi elle renoue avec un passé fameux et remet en honneur les meilleures traditions de l'ancienne Grèce qui, la première, eut la révélation de la beauté plastique et la porta à son plus haut degré de perfection.



Dans l'ancienne Grèce, l'effort officiel et privé tendait à faire de l'homme lui-même une œuvre d'art. Les spécimens de la statuaire antique n'ont jamais été

surpassés. C'est à la culture physique que la Grèce a dû, en grande partie, sa suprématie intellectuelle et artistique. S'il nous était donné de refaire imaginativement un voyage dans le passé, de quels spectacles nos yeux ne seraient-ils pas enchantés? Un corps harmonieux, à la fois robuste et délicat, des membres souples, des lignes exactement proportionnées, bref un être vivant, est-il de beauté plus belle et, dans une certaine mesure, plus utile, plus génératrice de vertu, au sens social du mot? La culture physique, cela s'appelle aujourd'hui le sport. Ainsi par un long détour — et en dépit d'exagérations inévitables — nous revenons à des origines flatteuses et nous étendons à l'infini le champ de la beauté humaine.



Les jeunes esprits n'ont pas encore eu le loisir de faire le tour des œuvres dans le temps et l'espace. Ils découvrent spontanément l'univers des lettres, et l'ayant découvert, l'expérience leur manque qui leur permettrait de retrouver, même dans les œuvres les plus modernes et les plus personnelles, les traces inévitables d'un très long et très vieil héritage. Aussi ces livres de leurs contemporains leur semblent plus remplis de suc, plus originaux, plus sensibles et plus intelligents. Ils ne se disent pas que la littérature, elle aussi, a son histoire et que si une œuvre, la dernière venue, leur apparaît si manifestement supérieure, cela n'a été possible que grâce aux milliers de pages écrites au cours des siècles par des écrivains qui, eux-mêmes, n'étaient déjà pas tout à fait originaux, ni tout à fait personnels.



Les jeunes, en sentant plus vite et plus vivement, dont le cœur bat d'un rythme encore plein et dont le cerveau fonctionne encore sans déchet, apportent, à leur insu, une précieuse collaboration à l'évolution des idées et des sentiments. C'est par les jeunes que la littérature s'est toujours vu infuser un sang nouveau. Ils sont les beaux ouvriers qui modulent sur les thèmes

anciens des airs nouveaux — les modulent, ou les inspirent et les imposent. Sans les jeunes, les littératures n'avanceraient jamais, elles se fixeraient dans une forme qui ne tarderait pas à rebuter par son archaïsme et sa vétusté.

### LITTÉRATURE

De combien d'idées fausses, de sentiments convenus, d'illusions tenaces et nocives, et de fatuité, n'est-on pas redevable à la pratique exagérée de la littérature?



S'il est bon d'aimer la littérature, il est meilleur de ne pas l'aimer trop. Laissons cela au littérateur dont c'est le métier d'écrire et sachons considérer derrière la littérature, mirage séduisant, les réalités. Interdisons-lui d'apporter dans notre économie spirituelle ou morale, le désordre et son effervescence.



En ouvrant un livre nous suivons une pensée et nous épousons une sensibilité qui nous sont étrangères. Neuf fois sur dix nous annihilons notre personnalité. Un lent travail s'insinue en nous, qui dépose un virus prêt à étendre ses effets à la première réaction; car tenez pour certain qu'un livre, à moins qu'il ne soit totalement inepte, n'est jamais sans effet.



Parmi tant de mensonges dont la vie est faite, pourquoi s'attarder à celui qui, plus qu'un autre, peut fausser la direction d'une existence et déranger l'équilibre d'une sensibilité? Nul de nous n'est insignifiant au point qu'il doive céder le pas et accepter, sans contrôle, la leçon imprimée. C'est ce qui arriverait si nous plaçons au premier rang de nos préoccupations, les jeux et mirages de la littérature. Passe encore s'il

existait une mesure invariable pour peser la valeur morale ou intellectuelle des productions de l'esprit. Mais cette mesure n'existe pas et ne saurait exister puisque, au dire de Montaigne, nous n'avons sur rien de lumière certaine, que rien n'est immuable, ni les choses, ni les intelligences, et que l'esprit et son objet sont emportés l'un et l'autre d'un branle perpétuel.



Nous préférons généralement les modernes aux anciens. Les raisons de ce sentiment sont à la fois très subtiles et très simples. Venus à un même moment de l'humanité, il est naturel que nous comprenions mieux ceux qui vivent en même temps que nous. Leur vocabulaire rend un son familier. Ils apportent sur des événements tout proches des jugements qu'il nous est plus facile d'apprécier. Leur sensibilité, c'est un peu la notre parce qu'elle est formée plus ou moins des mêmes éléments et dans les mêmes conditions. Nous nous reconnaissons en eux avec une certaine fierté, voire avec une certaine fatuité. Ce qu'ils écrivent, il semble qu'avec un peu d'application, et si les circonstances s'y étaient prêtées, nous aurions pu l'écrire. En somme, ils sont vivants, et de toutes les façons. Ils ne sont encore ni immobilisés ni classés.



La littérature est un songe, puisque c'est la transposition du réel sur l'écran de sensibilités singulièrement variables en étendue et en profondeur. Songe et mensonge, mais mensonge conscient, et s'il était possible de reproduire exactement par des mots, ou des assemblages de mots, ou la musique des phrases, le monde extérieur, il n'y aurait plus de littérature, car où serait dans cette espèce de photographie invariable la part de l'écrivain?



Lisons assez pour trouver à mieux aimer la vie, les jolies et profondes raisons que donnent les livres intelligents et sensibles. Mais ne lisons pas trop pour éviter qu'entre

nous et la vie un écran ne s'interpose qui déforme le visage naturel des choses, des sentiments et même de l'amour.



Dans la forêt des livres, il faut un guide. Il n'en est pas de meilleur que nous-même et notre sincérité.

### DE LA FEMME

Ne croyez pas qu'une femme ne s'instruise que par le plus grand nombre de lectures diverses. Ne risque-t-elle pas, à force de lectures, d'oublier de vivre sa vraie vie pour vivre avec des héros qu'elle ne comprend pas toujours et des idées qui souvent l'ennuient. Cette martyre d'une foi vaine finit par croire qu'elle se meut dans une vie élargie alors qu'elle se déplace parmi des fantômes décharnés.



L'homme et la femme se sont progressivement délimité leur domaine intellectuel. L'homme étant le plus fort, s'est cru le plus sérieux. A lui les responsabilités, à lui la raison, à lui la découverte de la vérité. La femme, plus faible, s'est vu condamner à la ruse. A elle, de louvoyer, de plaire, de subjuguer. La force de l'homme se vit opposer la grâce de la femme. La puissance de l'un fut mise en échec par la finesse de l'autre. De là la lenteur du raisonnement masculin et la vivacité de l'intuition féminine. Pascal a précisé qu'il y avait un esprit de finesse et un esprit de géométrie. Exactement, sur le plan où nous nous plaçons, l'esprit de la femme et celui de l'homme.



Le monde évolue, et aussi la qualité de l'intelligence féminine. Serait-il insensé de prévoir, du train dont

vont les choses, que dans un temps plus ou moins rapproché, la femme sera devenue l'égale de l'homme? Sera-ce pour le bonheur de l'humanité? Sera-ce pour le bonheur de la femme? Il faudrait imaginer un univers entièrement transformé où les hommes n'auront pas connu les femmes dans leur état d'aujourd'hui. Ils connaîtraient alors une femme à laquelle ils se seraient adaptés. Il y aurait une autre modalité d'égoïsme et voilà tout. Mais n'ayons nulle inquiétude: l'homme et la femme sauront toujours « s'appareiller » lorsqu'il s'agira de leur bonheur individuel.



N'est-ce pas notre perversité qui nous fait trouver à certaines modes des intentions coupables ? Pourquoi ne pas considérer naturellement les choses naturelles? Pourquoi mêler l'idée de péché à l'idée de beauté ? Pourquoi détourner hypocritement nos regards du nu ou du demi-nu esthétique? Dieu lui-même, quand il plaça au paradis terrestre Adam et Eve n'assigna pas à la feuille de vigne le rôle que lui attribuèrent plus tard des sculpteurs moins adroits que lui. Au Vatican, dans l'admirable Chapelle Sixtine, est-ce que le nu des peintures ne s'étale pas librement au milieu des parfums d'encens, des chants liturgiques et des prières austères ?



L'amour et le bonheur ne vont pas toujours d'accord. Plus : ils ne vont presque jamais d'accord, et voilà peut être pourquoi le bonheur est si difficile et l'amour si pathétique.



L'amour heureux ne dure jamais longtemps. S'il est heureux l'amitié a tôt fait de s'en emparer. L'amour a besoin de drames, de violence, d'action. Concevez-vous raisonnablement que l'amour soit raisonnable ou raisonné? Ce ne serait plus l'amour, puisqu'il serait sans illusions. L'amour n'a pas de plus cruel ennemi que la vérité et la clairvoyance.



Y a-t-il beaucoup de vraies amours sans orage? On peut rêver de ces sortes d'amour où tout se passe en confiance, en joie, où il semble que l'on mette un point final aux malentendus qui peuvent séparer deux êtres même les plus attachés l'un à l'autre. Ces amours-là sont toutes littéraires. Elles n'ont pas de réalité. C'est un songe qui dure ce que dure le plaisir.



La plupart du temps l'accord de la chair est en sens contraire de l'accord du cœur. L'amour est sentimental ou sensuel. L'amour sensuel commence comme une tempête et finit comme elle. L'autre, plus discret, a une force de durée moins limitée.



Le mariage et l'amour ne font pas toujours bon ménage. Le mariage est une affaire sérieuse, grosse de responsabilités, lourde de devoirs; l'amour est une exaltation du cœur et des sens. Le premier a besoin d'un équilibre constant; le second ne vit que de déséquilibre. Le premier est sage, raisonnable et assez terne; le second est fou, agité et assez charmant. Par destination le mariage doit durer. Par définition l'amour doit passer... Alors comment concilier l'éphémère et le durable?

GEORGES DUMANI

# LE JARDIN

( CONTE )

Dans le vent du soir les arbres gémissaient, agitant leurs branches touffues, et dessinaient d'étranges silhouettes sur le mur de la maison ; secouée violemment, l'herbe légère qui bordait les plates-bandes semblait livrée au désordre d'une folle terreur. L'obscurité arrivait du lointain des champs et des prés, en courant, descendait du ciel hululant à bouche close, enjambait les fossés et les grilles et enveloppait dans une étreinte de peur la maison, les arbres, le jardin.

Lorsque l'air était calme, les arbres, là bas, s'assoupissaient légers et mousseux. On ne voyait, de cette maison, qu'un pan de mur et le petit balcon en bois qui penchait légèrement de côté. Le vieux crépi lézardé semblait doucement éclairé par une lumière cachée dans l'arbre touffu. C'est pourquoi cette maison, dans le jardin, nous paraissait tellement mystérieuse. De notre poste de vedette, nous, les enfants, nous ne voyions pas grand chose ; la maison était habitée par des personnes âgées, hommes et femmes, mais nous ignorions les liens de famille qui les unissaient. Ils avaient, tous, les mêmes cheveux gris, les mêmes belles figures monotones qui ne riaient jamais, ne souriaient même pas et quand parfois, ils se promenaient sous les arbres, on aurait dit que leurs pieds touchaient à peine le sol. Pendant l'été ils venaient, dans l'obscurité, s'asseoir, sur les petites chaises en fer et sur les bancs disposés en rond, et nous entendions à peine leur voix. Ils se noyaient dans



le noir, mornes et inertes. Nous ne pouvions jamais nous apercevoir à quel moment ils abandonnaient le jardin pour rentrer dans la maison sans lumière, et, dans notre sommeil, nous nous figurions qu'ils étaient toujours là, qui veillaient en écoutant la mince voix des grillons dans les prés silencieux et qui épiaient sur les haies blanchies par la lune la calme éclosion des fleurs de nuit. Le matin, nous revenions anxieux à notre poste, mais les petites chaises et les bancs, tous vides, séchaient au soleil la rosée dont l'aube les avaient trempés. Au loin les coqs chantaient rageusement en secouant leur crête rouge, et sur les haies, les joyeuses guêpes dorées bourdonnaient. La maison demeurait doucement encerclée dans le rythme du chant du coq et le cri du hibou le soir.

Parmi ces gens âgés un jeune homme blond paraissait de temps à autre ; lui aussi parlait rarement et ne riait jamais. Il venait lire sur le petit balcon, la tête au soleil, et quand il fermait le livre sur ses genoux, demeurait immobile, le visage penché, et regardait dans le jardin. L'écho de quelque épouvantable malheur hantait sûrement cette maison. Mais qui attendaient-ils, ainsi réunis dans le silence ? La fin d'un événement ? Le retour de quelqu'un ? L'oubli ? Qu'est-ce qui les obsédait ? La passion aveugle d'une vengeance ou une morne désignation ?

De ce côté de la grille, qu'un feuillage dru et touffu revêtait, nous avions essayé, quelquefois, de regarder dans le jardin en grimpant sur le dos les uns des autres. Vus de près, ces gens nous semblaient très beaux et nobles, pareils à des divinités qui auraient vieilli, en exil, à des statues qu'on aurait reléguées dans l'oubli, et parmi eux ce jeune garçon blond nous paraissait être retenu en otage. Nos visages enfantins qui se présentaient échauffés et rouges, au milieu du feuillage, devaient ressembler à des pommes mûres, mais ils n'avaient éveillé ni intérêt ni colère. N'étant pas habitués à semblable indifférence, nous dégringolions, en maudissant ces gens hargneux qui devaient porter malheur, et contre lesquels nous faisons des exorcismes.

Et voilà que par une belle après-midi d'été, pendant que nous suivions le vol des hirondelles sur les champs trempés de pluie, un rire long et pimpant fusa de cette fenêtre ouverte dans l'encadrement des arbres,

un rire argentin, plus gai encore que le rire d'un enfant, et non dépourvu d'une certaine insolence. Troublés jusqu'au fond du cœur nous demeurâmes longtemps aux aguets ; le soir descendait et l'espoir de réentendre cette voix diminuait peu à peu. Nous restions attentifs, en silence dans l'obscurité, jusqu'à en être épuisés. Les servantes vinrent nous appeler, au bas de l'escalier ; elles nous attendaient avec des bougies pour que nous pussions descendre de notre poste d'observation, et, sur le rivage mort des habitudes familiales nous ramenions ce soir, comme quelqu'un qui revient de voyage, un visage stupéfait et avide. Le rire se fit entendre à nouveau quelques jours après, et toujours sur les mêmes notes très claires, égrenées, qui sautillaient comme des perles brillantes, stimulant notre curiosité. Cachés dans le feuillage de la grille nous avions cherché à regarder dans le jardin, non contents de surveiller de haut et de loin le petit balcon dans les arbres. De doux et de pressants soupçons gonflaient notre poitrine. Mais ce fut aux domestiques de nous révéler que le jeune homme avait fait venir ici sa jeune épouse. Très jeune en effet, presque une enfant, avec une tête ronde et légère, de gracieuses boucles brunes, légère elle-même comme une abeille, la taille mince, de petits pieds, de petites mains. Elle regardait du balcon, de ci de là, avec la grâce d'une colombe. Lorsqu'elle nous aperçut, elle nous fit de loin un salut amical. Fous de joie, nous bondissions au grand risque de tomber du toit, et, ayant enlevé nos tabliers blancs d'écoliers, nous les agitions pour lui exprimer toute notre allégresse. Ce rire qui illuminait la maison et le jardin nous venait à travers l'air étincelant, qu'il faisait comme du verre. Il semblait nous promettre quelque chose, et son écho nous gardait prisonniers, en attente, dans un filet à larges mailles lumineuses. Mais, les vieux, comment pouvaient-ils supporter ce rire continu de la jeune mariée ? Elle riait et chantait tout le temps. La maison muette s'était dépouillée de son air maussade ; et les arbres calmés, bruissaient doucement, évitant de nouvelles colères pour ne pas effrayer cette enfant. Parfois quand elle était au balcon, le visage rayonnant de cette joie qui grandissait en elle, un de ces hommes âgés apparaissait dans l'embrasure de la fenêtre et demeurait derrière elle, le visage baissé, comme s'il était accablé de

malheur. Sans se retourner, la jeune femme sentait cette présence et tout de suite sa gaieté se voilait, diminuait, s'éteignait. De là notre inquiétude. Nous tremblions pour elle. Les mauvais esprits allaient certainement l'étouffer. Nous aurions voulu la protéger, et, du toit où nous allions rejoindre les chats et les hirondelles, nous lui faisons toutes sortes de gestes, avec des cris et des rires. Nous espérons ainsi la garder éveillée et lui faire sentir que nous étions tous tendrement solidaires avec elle.

Ce qui nous troublait plus que tout, c'était de savoir qu'elle était présente aux réunions du soir, sous les arbres. Aux premiers mouvements du crépuscule nous pouvions apercevoir parmi les vêtements sombres des vieux, sa robe blanche trempée de lumière, qui, lentement, fondait dans l'ombre aveugle de la nuit. Son rire spirituel et insouciant tintait dans l'invisible, et avait l'air de vouloir, avec une tendre ironie, gagner tous les autres. Mais personne ne répondait, et, à ce silence de mauvais augure, la sueur perlait à la racine de nos cheveux. Que pouvaient-ils bien faire de cette créature si jeune, si heureuse ? En vain lancions-nous dans la nuit quelques légers sifflements pour l'avertir de notre présence. Effacée, elle ne répondait plus. Nous gardions jusque dans notre lit la crainte que les vieux pourraient lui tendre un piège, abusant de leur autorité, et l'étouffer réellement en écrasant son visage dans l'herbe.

En automne les fleurs pourrissaient dans la boue, au pied des buissons, et, dans les fossés, l'eau montait ; les canaux se remplissaient au loin, dégageant un brouillard malsain. La jeune femme était devenue plus languissante, son rire moins rapide, moins léger, moins fréquent. Ses chansons nous semblaient des élégies. Du haut du toit nous lui faisons passionnément des gestes d'adieu, l'exhortant à ne pas se laisser vaincre par la mauvaise saison qui approchait, et à nous garder sa voix, son rire. Mais elle ne nous répondait plus que faiblement. La dernière fois elle appuya la joue sur sa main et ne bougea plus du tout.

Pendant l'hiver le jardin se remplit de neige, les haies et les arbres revêtus de glaçons brillaient dans une pâle extase. La jeune femme apparaissait de temps en temps, comme une ombre, derrière les vitres étince-

lantes. Mais bientôt nous ne la vîmes plus. Au dégel la nouvelle nous fut donnée : elle était morte, morte en couches. Ah ! nous avons bien eu le pressentiment qu'elle n'aurait pas vécu ! Nous nous la représentions couchée sur son lit d'où on l'emportait, légère comme une colombe, si légère qu'elle ne laissait aucune empreinte sur le drap. La colère nous poussa sur le toit plus tôt que de coutume, et la maison nous parut aride et dépouillée, au milieu des arbres bouleversés par un méchant vent de mars, pareille à une pierre tombale dans un cimetière poussiéreux.

En avril nous entendîmes pleurer l'enfant. La voix grêle et aiguë du nouveau-né répondait à l'éclatement des bourgeons, au cri des jeunes cornelles qui revenaient au mûrier, comme après une folle aventure. Nous ne voyions plus le jeune homme blond, et les vieux nous semblaient affairés, étonnés, sinon contents. Mais cet enfant qui pleurait ne nous inspirait aucune sympathie. Nous avons tellement souhaité de revoir au balcon la grâce légère des boucles brunes, dans l'air nouveau d'avril. Aussi lorsqu'un jour, contrairement à leur habitude, ces gens descendirent tous dans le jardin, alors que le soleil était encore haut dans le ciel, nous fûmes tout de suite à la grille, grimpant dans le feuillage, pour voir ce qui allait arriver. Ils étaient habillés de noir, comme toujours, et paraissaient très sérieux et troublés. Une femme marchait lentement sous les arbres avec, au bras, l'enfant dans ses langes, recouvert d'un long voile. C'était sa première sortie et tout le monde avait l'air préoccupé. Mais sous le voile blanc ce poupon rouge et pleurnicheur était très laid. Dégoûtés, nous quittâmes le lieu, et aucun de nous ne voulut plus rien savoir de cette maison, de ces gens coupables. Le toit aussi fut déserté, et les hirondelles, les chats, nous attendirent en vain là haut.

FAUSTA TERNI CIALENTE.

## UNE HEURE DE MUSIQUE CHEZ HAROUN-AL-RASCHID

A la Cour de Haroun-al-Raschid, les nuits étaient joyeuses où la musique, la danse, la poésie et le vin régnaient.

Après la prière du soir, les invités se rendaient au Palais de l'Eternité, dans leurs luxueux équipages. On voyait autour du divan du Calife un mélange curieux de poètes et de ministres, de docteurs et de bouffons, de généraux et de musiciens, de magistrats et de beaux esprits, tous unis par le goût du plaisir et des beaux-arts.

A côté de quelques poètes favoris, comme Aboul-Naouas et Aboul-Attayah dont on n'était jamais las d'entendre les vers et les bons mots, on voyait jouir de l'adulation du roi un bon nombre de musiciens de la plus grande valeur, tels que Zeinab l'esclave nègre, Zalzal le joueur de luth, Barsouma le joueur de flûte et Ibn Ajami qui possédait au plus haut degré l'art de la rythmique, et Hakem-el-Ouadi qui avait une rare habileté d'improvisation! Et plusieurs autres, mais le plus fameux, celui dont la gloire a triomphé du temps, c'est Ibrahim le Mossouli, du pays de Mossoul, Ibrahim fils du Mehdi, frère de Haroun et son grand favori.

Ces artistes et compositeurs faisaient la joie de la société raffinée qui fréquentait la Cour du Calife. Dans ses *Prairies d'Or* Maçoudi ne dira-t-il pas plus tard que « l'art musical est au rang des plus nobles connaissances. La musique est l'aliment de l'âme. Elle la recrée, la

divertit, ses accents l'émouvent et ses accords harmonieux la plongent dans une douce ivresse ».

Les musiciens de Haroun-al-Raschid réussissaient à satisfaire le monarque et toute la belle société par la virtuosité de leur jeu et de leur chant. Ils n'ignoraient rien des secrets de la tradition grecque ni de l'art de combiner les sons ; ces « grands rhétoriciens et grands croqueurs de notes » savaient aussi comment organiser de charmants concerts et comment conduire avec raffinement les orchestres de guitares et de harpes, luths et cithares, auxquels se mêlait le chœur des chanteuses du harem.

L'entrée d'Ibrahim, ce personnage curieux et fantasque, ce grand jeune homme noir de teint, tour à tour cynique et délicat, cruel et doux, généreux et despotique, mais dont la compagnie est charmante, car il était grand buveur, bon vivant et très doué pour la musique. Il savait comment plaire à l'assistance, comment la jeter dans l'extase quand, s'emparant d'un luth, il se mettait à chanter quelque air d'un compositeur aimé, ou qu'il en improvisait un de son cru :

décrire sa beauté  
c'est la comparer à l'or pur  
des anciennes monnaies d'Egypte,  
à la perle dans un étui de nacre  
qui désespère le pêcheur.

C'était du délire, les uns se pâmaient, les autres jetaient des cris admiratifs : « O nuit ! ô lune ! ô mon cœur ! »

Personne n'aurait pensé qu'un jour ce gai convive trouverait des accents héroïques pour exalter le courage des guerriers, ni qu'après la mort de son oncle Haroun, il serait l'homme du mouvement politique et règnerait sur le trône des Califes.

Mais dans cette nuit de gaité personne ne pensait aux affaires du Califat. La musique allait de pair avec le vin, on en buvait sans arrêt. Ibrahim brandissant sa coupe chantait éperdûment :

Nous sommes réunis pour boire  
depuis la prière du soir  
jusqu'au coucher de l'étoile du scorpion.  
Je vide une coupe pour mon plaisir  
et puis une autre pour en corriger l'effet.

Soudain, une voix s'élève, une voix de femme cachée derrière le rideau de velour safran, c'était la sœur même de Haroun-al-Raschid, la belle et majestueuse Ouleyah qui vocalisait admirablement en s'accompagnant d'une guitare à douze cordes. La voix était si pure et si persuasive qu'Haroun saisi par la beauté du rythme ne peut s'empêcher de danser en l'écoutant. Mais il s'arrête en voyant paraître Dananir la plus célèbre courtisane de l'époque ; elle appartenait au premier ministre, Yéhia-le-Barmécide qui l'amenait parfois aux soirées royales.

Et Ibrahim le Mossouli récitait en regardant la belle Dananir, les vers de la Moallacat de Tarifa :

La chanteuse est vêtue d'une robe bleue,  
Sa tunique s'entrouvre sur les fruits de sa gorge.  
Elle commence à chanter d'un ton lent et tendre  
sans donner à sa voix toute son étendue,  
puis elle en renforce les inflexions  
et les varie de façon si touchante  
que l'on croit écouter les plaintes d'une amante  
qui gémit sur la perte de son amant.

Une troupe de belles filles entoure les flammes du naphte allumées dans de larges bassins, illuminant de bas en haut leur corps d'ambre et inondant la salle de lumières multicolores. Elles exécutent avec une harmonie parfaite la danse des sabres, des foulards, l'éternelle figure de l'amour qui refuse et de l'amour qui consent.

Ibrahim d'une voix mélancolique chantait :

O mes amis, encore quelques coupes  
avant de nous séparer.  
Déjà l'éclat naissant de l'aurore  
déflore les ténèbres et déchire la nuit

Aboul-Naouas, ivre-mort, en proie au vertige et à la nausée, jette cependant un regard circulaire sur l'assemblée. La satiété avait alourdi les cœurs, la tristesse se reflétait sur les visages blafards. Il récita, en pleurant, ces vers sur la misère humaine et la brièveté de la vie :

Au jour où les hoquets de la mort  
viendront soulever sa poitrine,  
tu reconnaitras, hélas ! que tes plaisirs  
n'étaient que chimère et vanité !

Et doucement, en l'écoutant, Haroun-al-Raschid et ses amis éclataient en sanglots.

## NABAOUEYA, LA VENDEUSE DE FROMAGE BLANC

### SCANDALE

Le village de Guéziret Mohammad, Markaz Embabeh, est en émoi. Je l'apprends par Nabaoueya, qui, fidèle à ses habitudes, s'installe à mes pieds et raconte tout sans omettre un détail, sans embrouiller les faits.

— Au mois de Ramadan passé, une fillette du village, belle comme la lune, avec de petits seins grands comme un citron, a eu une histoire, une histoire difficile..

Elle s'arrête, ramasse ses idées et reprend :

« — Hassan, un garçon jeune aussi, mais pauvre, avait demandé la fille à ses parents. Ils ont refusé de la lui donner parce qu'il n'avait que douze livres à leur payer pour le mahr (1) et les parents en voulaient vingt. Mais Hassan et Fahima se plaisaient. Pour la voir plus souvent, il la faisait inviter par sa sœur, et des jours ont passé.

« Un soir, à la rentrée du bétail, Hassan tend à sa sœur une sucrerie et lui dit : — Donne ce morceau à Fahima. Et la fille touchée et heureuse l'a croqué. Il lui venait d'une main chère.

« Elle n'avait pas fini de sourire que le sommeil pesait déjà très fort sur elle et l'emportait loin de la terre..

« Alors la sœur de Hassan est montée au grenier

---

(1) La dot



pour laisser la place libre à son frère, et voilà... il est arrivé ce qui est arrivé.

« Quand elle s'est réveillée, elle ne savait rien de ce qu'il avait fait, elle était étonnée de se trouver là et blessée. Mais elle attribuait sa blessure à une cause plus naturelle.

« Après deux mois, elle se sentait malade, elle avait le vertige, des nausées, des douleurs là, dans son ventre, elle n'arrivait pas à lever sa tête. Alors sa mère l'envoie chez le médecin du Markaz. Il lui demande ce qu'elle a, et la fille lui explique ses malaises. Il veut l'examiner, elle refuse horrifiée. Alors le médecin l'insulte avec de vilains mots et lui dit qu'elle est enceinte. « Moi enceinte, jamais, je suis jeune fille et scellée par le sceau de mon Dieu », et elle pleurait et hurlait : ô gens au secours !

« Le médecin se fâche et brutalement lui dit : « Tais-toi, fille, reste tranquille, je vais prévenir tes parents ». Et il lui prend son nom et prévient son père et sa mère.

« Avant son retour, tout le village savait déjà la nouvelle. Ses frères avaient juré de la tuer pour purifier leur honneur et la cherchaient partout. La pauvre fille arrive épuisée à Guéziret Mohammad. Tous les gens se détournent d'elle. Les femmes qui bavardaient à leur porte en la voyant passer, rentraient vite chez elles, en tirant leurs gosses et se couvraient la face. Est-ce qu'on parle à une fille déshonorée ?

« Fahima ne savait où aller. La sœur de son père a eu pitié d'elle et l'a prise chez elle.

« — Comment, ô pauvre fille, as-tu fait ça ? Et à force de se fouiller la mémoire, elle se rappelle enfin le soir où Hassan lui avait donné à manger la douceur traîtresse et cette tache de malheur qu'elle croyait être, il y a deux mois, une chose si normale.

« C'est alors seulement qu'elle comprend, car les fillettes du village entendent les grands parler. Elles connaissent bien des choses, l'usage du narcotique dans les sucreries qu'emploient souvent les maris pour vaincre la résistance de leurs épouses. Elle pleurait et disait : « — Il n'y a que lui, le garçon, c'est Hassan qui m'a fait ça ».

« Sa tante et le mari de sa tante — que Dieu les

garde ! — appellent le garçon et le questionnent. Le fils de chien nie. On les emmène chez le Omdéh (1) car tu sais, c'est un homme sage qui juge et arrange tout. Le garçon nie encore.

« Enfin, on les prend au poste et on entend leurs paroles. Le garçon disait toujours « ce n'est pas moi » et la fille pleurait et se frappait les joues.

« Alors l'officier touché par les larmes sincères de Fahima — que Dieu prolonge ses jours et augmente ses biens : — appelle un soldat et lui dit : « Donne à ce garçon vingt coups de fouet sur le dos et dix coups de bambous sur la plante de chaque pied.

« Hassan a eu peur et il a tout avoué : « C'est moi, c'est moi qui ai fait ça. On n'a pas voulu me donner la fille parce que je suis pauvre et je la voulais, alors je l'ai prise ». Et séance tenante on les a mariés, par Dieu, sans mahr, sans trousseau, sans fête. C'étaient de vraies funérailles.

Nabaoueya se tait.

— Est-ce tout ?

— Et depuis, il la cache chez lui et ne la laisse jamais sortir car les frères de Fahima ont juré de la tuer, même après deux ans. Peut-être d'ici là, ils auront oublié et pardonneront. Dieu est clément et généreux.

— Et crois-tu, Nabaoueya, qu'ils sont heureux malgré le mépris du village et leur solitude ?

— Il lui veut tout le bien et il a peur pour elle d'un souffle d'air. Tout le village lui fait honte. Il entend souvent les garçons dire sur son passage en se moquant de lui : « C'est Hassan, celui qui a pris femme sans rien dépenser. Ce n'est pas un homme. » Et il leur répond très fier : « Je l'ai eue pour rien, mais maintenant je travaille et je lui achète de la ville tout ce qu'il lui faut, la cuvette, le broc et les robes et tout. »

Nabaoueya soupire :

— C'était écrit, nul ne peut aller contre la volonté de Dieu.

Puis, après un instant de silence :

— Je crois que le bonheur fait oublier la honte, car ils sont heureux.

---

(1) Maire

## ECLIPSE SOLAIRE

Un vent d'orage souffle sur la vie monotone et affairée de Nabaoueya.

Je le vois à sa mine défaite, à son visage creusé comme par un rude ciseau de sculpteur. Ses larmes glissent nombreuses, précipitées sur ses joues et tracent de drôles de sillons.

Je vois du gris partout, sur ses joues, sur ses paupières, sur ses mains et jusque sur son voile généralement d'un noir si net.

Ce même voile lui sert de mouchoir, car elle pleure et s'essuie avec, les yeux et le nez. Le bas de sa robe lui sert aussi de mouchoir et tout cela fait un mélange triste comme un jour d'éclipse solaire, présage de malheur. Or, hier justement c'était jour d'éclipse et de malheur.

Nabaoueya, comme à l'ordinaire, avait traîné sa gamoussa (1) et l'avait attachée près de l'étang à un piquet, sous la surveillance des tout petits. Et, comme tous les jours, vers la ville, bienheureuse, elle s'en fut vendre son lait.

Il faisait lourd. Le soleil semblait se cacher des humains, et Nabaoueya se hâtait de regagner son logis. Une vision qu'elle avait eue la nuit précédente la remplissait de terreur et la bousculait étrangement. Tout le long du chemin, au lieu de chantonner ses airs monotones qui la bercent et lui font trouver moins longue la route, elle murmurait sans arrêt : « Dieu nous préserve du malheur qui se cache ».

A son retour, elle trouve le village calme, mais d'un calme effrayant. On n'entendait plus ce bruit de casseroles heurtées que l'on fait pour effrayer le monstre qui veut emporter le soleil et laisser la terre dans une nuit éternelle.

Tout près de l'étang, une masse de gens. Tout le village est là, et ses sept petits pleurent au milieu de cette foule. On s'écarte, on lui fait place et elle voit, ô malheur, sa belle gamoussa gisant sur le flanc, morte et grosse, grosse... La corde qui l'attachait au piquet

---

(1) Buflesse

s'était si bien enroulée sur ses cornes qu'elle s'est trouvée rivée, le museau dans l'eau. Chaque mouvement qu'elle faisait pour se dégager l'enchevêtrait davantage et elle buvait, buvait sans arrêt, et son ventre enflait, enflait, et puis on l'avait trouvée morte étouffée.

Nabaoueya se jette sur la pauvre bête, pleure, crie, saute en l'air et pousse des hurlements plaintifs, auxquels le chœur des femmes répond.

Et tout le village est en deuil.

Alors, elle se baisse et prend de la boue, cette même boue qui a étouffé la bête et elle s'en met partout, et tout le monde la console et la plaint, car elle vient de perdre une richesse.

Atterrée devant ce désastre, à mon sens pas très grand, je la console de mon mieux :

— Que Dieu te garde l'homme et les petits... que Dieu te garde la santé et à la prochaine récolte tu achèteras une plus belle bête.

Elle lève vers moi un regard navrant, désespéré :

— C'est le pain et le lait des petits qui est parti. Vois-tu, je te dis la vérité, par le Dieu tout puissant, j'aurais préféré voir un des enfants mourir.

— Femme sans cœur !

L'exclamation m'échappe involontairement.

Avec douceur elle répond :

— Pourquoi sans cœur? Mon enfant je peux le remplacer par dix enfants, c'est dans ma main, ce n'est pas un malheur. Mais une bête? Comment la remplacer?

Elle se tait. Je respecte sa douleur, sa logique. Alors, pleine d'indignation, elle ajoute :

— Sais-tu la vérité? Personne au village n'a pris part à mon malheur vraiment. La mort de la bête a conjuré le sort, ce matin le soleil brille et éclaire toute la terre, et j'ai entendu de cette oreille, (elle me montre la gauche, la droite, je ne sais plus) les gens murmurer :

— Al hamdoulillah que c'est arrivé sur elle et pas sur nous !

Puis, ayant réfléchi :

— J'aurais dit la même chose si le malheur était arrivé chez les autres.

## NOTES ET CRITIQUES

### L'ORIENTATION VERS LA VRAIE EGYPTE

Ce grand carrefour qui s'appelle l'Egypte, a, de tout temps, par sa civilisation ancienne, par son pittoresque invincible, par son climat extraordinairement doux, attiré des légions de visiteurs, de savants et d'hommes de lettres. (1)

La ruée de la France vers l'Egypte n'est pas de fraîche date. Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle quand les cœurs des français débordaient de lumière, ils s'acheminaient vers la terre des Pharaons, — cette terre promise des savants.

Ces mêmes savants avaient demandé à Bonaparte la grâce de les prendre avec lui en Egypte, non pour combattre un ennemi redoutable mais pour s'initier eux-mêmes à la science du passé, — hélas ! ensevelie dans les tombeaux des Rois.

Le général magnifique, qui avait le don de comprendre, accueillit les savants de grand cœur, les protégea, leur donna des ânes et les mit au centre de son armée. Quand il se mettait en marche vers la bataille il leur disait avec son sourire taquin : « Au milieu, les ânes ! »

Ces savants juchés sur des ânes ont écrit « l'expédition française », — une des pages les plus glorieuses de la France en Egypte.

L'armée de Bonaparte rentra en France, nous laissant quelques français de marque, comme le Colonel Sève (Chérif Pacha-el-Faransawi), Clot bey, le père de la médecine égyptienne, Jumel, le créateur de

---

(1) Communication lue, à Paris, au Congrès de l'Association Internationale des Ecrivains de langue française.

nos cultures cotonnières... et bien d'autres qui semèrent le génie français chez nous.

C'est ce germe fécond qui se propage et se multiplie encore sur notre terre fertile, qui se cultive selon la règle dans nos écoles françaises et qui pousse tout aussi bien à l'état sauvage, malgré l'enseignement obligatoire anglais.

On n'a pas besoin d'imposer la langue française en Egypte, elle est dans tous les cœurs.

Ce n'est pas une langue internationale, diplomatique ou galante. C'est une langue naturelle en laquelle l'égyptien s'exprime avec aisance.

L'influence de la France fut telle que les égyptiens perdirent quelque peu l'équilibre et oublièrent leur propre civilisation. Ce fut une phrase, rien qu'une phrase mais d'un maléfice puissant qui fit de l'Egypte un pays bâtard: — « L'Egypte n'est plus en Afrique, elle fait partie de l'Europe! ». Phrase néfaste entre toutes: sort qu'on nous a jeté en pleine évolution et qui couvrit notre belle Egypte de laideur et de honte.

Loti dans sa *Mori de Philae*, il y a trente ans, voyait déjà l'horreur d'une Egypte mal européanisée: des constructions, des intérieurs à la « franka » qu'il qualifiait de grotesques.

Que de laideurs nous accablèrent depuis!

Les filles de nos nourrices portent le chapeau et des cheveux oxygénés. Leur démarche si gracieuse est devenue ridicule et torturée.

Mais le narcotique a épuisé son pouvoir. L'Egypte se réveille. Nous voulons garder notre orientalisme, notre personnalité. A l'instar du Maréchal Lyautey, nos dirigeants essayent de sauver ce qui nous reste de beau en Egypte. C'est une preuve morale de notre indépendance.

Les peuples qui imitent les autres n'ont jamais eu de culture personnelle, de tradition artistique.

Mais nous avons deux grandes civilisations qui se dressent dignes et étonnamment belles: la civilisation pharaonique et la civilisation islamique.

Si la première reste inaccessible au point de vue social, c'est que les savants ne s'intéressent qu'à la vraie science. Ils ne déchiffrent que des hiéroglyphes. Mais le rôle de l'Égyptologue est de vulgariser la pensée et l'expression de l'Egypte antique. On ne comprend la beauté des temples que par la pensée qui les a érigés.

Quant à l'Egypte islamique, elle représente pour l'écrivain de langue française une double difficulté, car nous avons deux langues arabes. L'arabe classique des livres qui a pris une pureté tout égyptienne et que les peuples islamiques considèrent comme la manifestation la plus belle de l'évolution de la langue arabe. Elle restera malheureusement inaccessible à la plupart des étrangers.

Puis il y a l'arabe que l'on parle et qu'on n'écrit pas, mais qui a ses règles, son charme, et qui habille parfaite-

ment le peuple. Ce n'est pas un argot. C'est une langue sœur qui ne s'étudie pas dans les livres parce qu'elle n'est point écrite.

Il ne suffit pas de déchiffrer une langue; il faut comprendre ses nuances. Chose encore plus difficile: l'homme a un parler, et la femme un autre. Nos mœurs séparaient l'homme de toutes les femmes, sauf la sienne. La femme ne voyait que les femmes. De là les clans masculins et féminins. Par contre, dans les champs, où la femme travaille près de l'homme, cet abîme n'existe pas.

Mais pour comprendre un pays, il faut comprendre la femme de ce pays et l'aimer. Car elle représente l'idéal de l'homme. Comme partout ailleurs, c'est l'homme qui forme la femme. Elle est grasse ou maigre selon sa volonté, brune ou blonde selon son désir. Il l'habille, la coiffe, lui donne la tournure d'esprit qui sied à son goût. C'est une œuvre d'art, une statue, un tableau travaillé par la main de l'homme.

L'homme de chez nous veut le visage de la femme rond et rayonnant comme la lune, ses yeux comme ceux d'une gazelle, la bouche petite comme « la bague de Salomon », son nez comme un « jujube de Syrie », sa poitrine blanche et ferme comme les « dalles du bain », son corps comme une « pâte qui lève ».

Je traduis là les propres mots de l'homme du peuple. Le verbe égyptien est très coloré, où les métaphores et les proverbes règnent.

Avec la parole viennent la beauté du geste, du regard, de la démarche, du mouvement, les cris de joie : « zagh-routa » — sonnerie d'allégresse d'une langue électrisée dans la bouche — les cris de douleur : « Souâte » où la femme met toute sa coquetterie tragique; la rêverie qui ne pense à rien, accompagnée de tous petits sons d'apitoiement; l'humour, la « Afya », sorte de dialogue ironique, spirituel et amusant; le « Rad-b », vrai tournoi d'insultes imagées entre deux personnes qui étendent par terre leur « melaya » noire (toge qui les enveloppe) pour avoir leurs coudées libres en s'acharnant l'une contre l'autre.

Elles se traitent mutuellement de « poste de police délabré », « d'aiguille rouillée », de « monnaie moderne », « d'épouse du gardien de nuit », et ainsi de suite indéfiniment.

Puis il y a les proverbes, fruits sans pareils de la sagesse égyptienne que mon ami Ahmed bey Rassim s'est donné la peine de traduire en français.

Les chansons du peuple reflètent son idéal. Un autre égyptien est en train de les traduire en français.

Dans nos traditions et nos mœurs, dans la danse, le pèlerinage, le mariage, la douleur, il y a des images extraordinairement belles et typiques.

Mais que voit l'homme de lettre français de tout cela? Vie d'hôtel banale, drogmans ridicules, tournée traditionnelle de Cook, vie cosmopolite, vie de salon à l'euro-péenne. Nos femmes modernes, (une certaine catégorie)

— air de paraître à la page, perroquets, automates, mannequins impeccables de Patou, Lanvin Worth, Philippe et Gastor, Paquin, Lucien Lelong, — parlant exclusivement de cinéma ou des derniers romans français.

Comme je plains mes hôtes. Ils ne voient rien de la vraie beauté égyptienne.

Mais l'écrivain doit écrire; il doit marquer son voyage en Egypte d'un événement littéraire. L'un d'eux — et des plus en vogue — prend son héros parmi les égyptiens et le nomme Jimmy. Il le fait entrer dans un salon où il lève son tarbouche pour saluer les dames, — ne sachant pas que le tarbouche se porte sur la tête en guise de respect.

Notre vrai devoir envers nous-mêmes et envers la France que nous aimons est de rendre le charme de l'Egypte accessible à tous.

Nous sommes déjà à l'ouest.

La France trouvera dans notre collaboration des éléments nouveaux et des couleurs irrésistibles.

MOHAMMED ZULFICAR.



### ALEXANDRIE

Alexandrie est un creuset de races, de religion et de coutumes diverses. Là se coudoient des individus qui viennent de l'Orient et de l'Occident. De leur contact jaillit une atmosphère qui représente la synthèse sociale de l'Orient méditerranéen.

De l'Alexandrie antique, pivot de cet Orient méditerranéen, il ne reste que peu de chose: une colonne de vingt mètres qui se dresse sur un monticule au milieu d'une cité de maisons ouvrières; des catacombes greco-romaines offrant un ensemble harmonieux par le tracé de leur plan, les sculptures murales du maître autel et l'énorme puits autour duquel elles ont été creusées. Dans quelques rues de la vieille Alexandrie des colonnes de marbre sont encastrées dans des maisons qui souvent menacent de s'effondrer. Dans les quartiers opulents ou fréquentés, lorsqu'on détruit les anciennes bâtisses pour édifier à leur place des immeubles modernes, on découvre souvent d'anciennes citernes sous les décombres, car l'Alexandrie ptolémaïque qui s'épanouissait sur les lieux mêmes de l'Alexandrie d'aujourd'hui, était alimentée en eau par d'innombrables citernes; on y découvre aussi des monnaies, des débris d'objets en terre-cuite et parfois un torse mutilé.

Il reste aussi les ruines de temples et de palais recouverts par la mer et, par des jours de soleil, en survolant les côtes, on peut les entrevoir au fond de l'eau. Aux environs de la ville sont dispersés des dunes de sables



et des monticules qui abritent encore quelque édifice greco-romain.

Tout ce qui se découvre est collectionné dans le musée d'Alexandrie où sont réunis les plus beaux Tanagra que l'on connaisse, des bustes, des mosaïques et des monnaies.

Pour qui a le goût d'errer en dehors de la ville, il lui suffira d'une certaine pratique pour se rendre compte immédiatement des lieux susceptibles de cacher quelque temple, quelque établissement thermal ou quelque demeure. Mais de cette Alexandrie de jadis on peut dire qu'il ne demeure rien.

Aujourd'hui, les quartiers populaires: quartiers de Grecs, Italiens, Syriens, Juifs, Arméniens, où les affiches en langues arabe côtoient les affiches en langues française, anglaise, grecque, italienne; bars du port où viennent se mêler les gens de mer débarquant de navires qui battent toutes sortes de pavillons; magasins appartenant à des commerçants originaires de toutes les parties de la Méditerranée. D'une boutique à l'autre, on parle toutes sortes de langues, alors que dans chaque devanture s'étale un goût disparate et qui cependant présente de l'homogénéité dans son ensemble.

Dans les quartiers pauvres, tous parlent aussi couramment l'arabe que leur propre langue; ils vivent côte-à-côte et trouvent toujours un lien commun entre eux.

Les quartiers des prostituées du port expriment par leur brutalité le caractère de cette prostitution spéciale aux grands centres maritimes que se soit à Marseille ou à Singapour. Ruelles bordées de chambres, véritables boutiques au seuil desquelles des filles d'Orient et d'Occident vendent leur corps pour quelque menue monnaie. Plus de races, plus de religion, rien que le sexe. Les rues s'entrecroisent dans toutes les directions et forment un labyrinthe: une odeur nauséabonde, des éclats de rire, des plaisanteries et des gestes obscènes, quelques rythmes de musique arabe, un orgue de Barbarie dont la cadence exaspérante joue une ritournelle ressassée depuis plusieurs années, un gramophone nasillard. Et puis des hommes, des hommes beaux, laids, vieux, jeunes; des marins venant des paquebots ancrés dans le port, avec des cheveux blonds, une figure de jeune fille et des tatouages sur la poitrine; des bateliers basanés, puant l'ail; des garçons indigènes drapés dans leurs robes aux couleurs éclatantes, marchant d'un pas nonchalant. Mais dans tout ce mouvement, dans toute cette vie sexuelle on sent une tristesse inouïe, inconcevable, un dégoût, une torpeur que rien ne peut réveiller.

Les quartiers ouvriers et ceux du port s'étendent sur une vaste surface. L'activité y est débordante tout le long de ces grandes avenues dallées qui longent les quais du port et du Canal Mahmoudieh (par lequel se fait tout le trafic fluvial venant à Alexandrie). Camions, char-

rettes, tramways, sifflets aigus des usines, claksons, claquements de fouets sur le dos des chevaux, sirènes des navires ancrés dans le port ; toute l'activité du troisième port de la Méditerranée qui grouille sous les reflets du soleil étincelant d'Egypte.

Quais de débarquement des grandes lignes venant d'Europe avec des files d'autos qui attendent touristes et passagers ; quais à charbon où des centaines d'hommes, noircis pas la poussière, courent comme des diables ; hangars des douanes regorgeant de marchandises ; dépôts de bois, de fer, de matières inflammables ; tanneries avec leur âcre odeur qui emplit l'atmosphère ; abattoirs où des hommes nus jusqu'au bas du ventre, gesticulent, élaboussés de sang, parmi le bétail tué, suspendu sur des crochets de fer ; avenues bordées d'usines où travaillent plus de 100.000 ouvriers : toute l'activité de cette énorme ville déborde dans le fracas alors que se dessinent sur le ciel les mâts démesurés des canges chargées des produits du pays ou qui emportent vers l'intérieur la marchandise importée.

Sous l'impulsion d'idées nouvelles lancées parmi eux, les ouvriers commencent à se syndiquer et présentent déjà, dans leur ensemble, une vaste organisation destinée à s'établir sur des bases légales et équitables. C'est d'Alexandrie que part le mouvement des masses ouvrières concentré, jusqu'aujourd'hui, dans les limites de certains quartiers de la ville et qui tend à se répandre avec dynamisme sur tout le pays.

Les quartiers opulents : rues asphaltées, éclairées à giorno par des affiches lumineuses aux multiples couleurs, remplies d'animation et où le chapeau est plus fréquent que le fez. On a l'impression de se trouver dans n'importe quelle cité méditerranéenne. Clubs, cinémas, pâtisseries, immeubles où à chaque étage sont installées des banques, des maisons de commerce et de change.

Les clubs réunissent des esprits méditerranéens, souvent même levantins (pris au sens péjoratif) qui, à la lueur de lustres rococos, passent des heures à jouer aux cartes ou à discuter les cours de changes, baisse des valeurs, des céréales et du coton ou même encore la situation politique. Ils s'occupent de mondanités, de querelles de clocher et reçoivent parfois quelques voyageurs distingués — écrivains de marque, hommes politiques, sportsmen renommés — que l'atmosphère d'Alexandrie retient agréablement pour quelques jours. Dans les salons, une société brillante et frivole s'étale avec éclat. Les femmes y sont généralement belles et élégantes. Les hommes s'habillent avec recherche et cette vie mondaine, fade, est assurément pour certains une grande ressource : réceptions, déjeuners, dîners, thés et cocktail-parties, bals qui se prolongent jusqu'aux petites heures du matin et où les femmes exhibent les derniers modèles que leur couturier leur ont apporté de Paris. Dans les hôtels particuliers s'étale un luxe souvent dépourvu

de goût, parfois, par contre, plein de charme et de sobriété : des objets d'art, des falences, des broderies, des tapis anciens, des tableaux de maître. Ces œuvres d'art contenues dans certains salons d'Alexandrie constituaient un musée.

Les quartiers de la banlieue : avenues bordées d'arbres et de jardins où se prélassent de luxueuses villas au goût très souvent désastreux. Là, vivent côte-à-côte des gens aisés, parfois riches, sans distinction de religion, de race ou de nationalité.

Alexandrie, ville de sport : clubs confortablement aménagés ; des petits groupements qui permettent à des milliers de jeunes gens de s'entraîner ; matches de foot-ball mettant en compétition des équipes de premier ordre, alors que d'autres manifestations sportives, attirent dans le stade municipal de la ville d'innombrables spectateurs. Le climat d'Alexandrie offre les plus grandes ressources pour la vie au grand air car pendant toute l'année le climat tempéré permet l'exercice du sport proprement dit, nonobstant la ressource de la saison estivale qui se prolonge pendant au moins six mois. En effet, de mai à octobre, Alexandrie reçoit des estiveurs venant de toutes les parties du pays et c'est un roulement continu qui prend des proportions considérables en juillet, août, septembre lorsque les établissements publics, les plages et la grande avenue qui longe la mer sur plus de vingt kilomètres, regorgent de monde depuis le matin jusqu'aux heures avancées de la nuit.

Alexandrie possède une atmosphère d'où émane des fluides qui portent à la nonchalance, à la sensualité ; atmosphère que certains artistes ont su si bien rendre, car Alexandrie a insufflé à des écrivains, à des poètes, à des peintres, des élans qui leur ont permis de parvenir à des stades de création inattendue.

Quoique le public soit versatile, il est cependant critique avisé, et c'est pourquoi les troupes théâtrales de passage rencontrent un accueil réservé lorsqu'elles présentent des répertoires qui ne sont point sélectionnés, et c'est pourquoi aussi des artistes, même connus, qui vinrent à Alexandrie dans l'espoir d'exploiter le public, s'en sont retournés chez eux quelques peu désappointés. Il n'y a pas mal d'années un des peintres les plus parisiens de son temps a dû se rendre à cette évidence, car les Alexandrins ne l'ont point gobé. Il en est de même pour les écrivains de passage qui espèrent pouvoir donner à Alexandrie des conférences déjà redites ou qui ne sont pas assez travaillées.

Si l'Alexandrin n'est pas très avisé en matière d'art et de littérature, il possède cependant en lui le sens inné de ce qu'il faut apprécier. Sans doute ce sont les effluves de cette atmosphère qui dans l'Antiquité ont créé cette Ecole d'Alexandrie si frivole et cependant si pénétrante.

Alexandrie, pareille aux villes placées au carrefour des routes internationales, reçoit et assimile.

Alexandrie, ville essentiellement de commerce et d'industrie, grâce au roulement des fortunes qui s'y édifie et s'y écroulent, présente un aspect à la fois raffiné et vulgaire.

Alexandrie abrite des femmes élégantes et fines, des des boursiers obtus aux manifestations artistiques ; elle abrite aussi dans certains de ses quartiers des êtres d'élite qui vivent retirés et tâchent de retrouver dans cette atmosphère unique de la Méditerranée orientale, la source de leur activité et de leur inspiration.

Telle est cette ville d'Alexandrie de 700.000 habitants qui sert de vestibule à l'Égypte ; pays méditerranéen sans doute, mais il suffit de sortir de la ville et de prendre la route du désert ou celle du Delta pour se trouver dans une atmosphère très différente, une atmosphère essentiellement autochtone, qui reçoit cependant encore les radiations de la Méditerranée.

GASTON G. ZANANIRI



« LE CREPUSCULE DU MATIN »

par M. Bernard Barbey

(Librairie Arthème Fayard)

C'est une noble et courageuse entreprise que celle où s'est engagé M. Bernard Barbey en écrivant *Le Crépuscule du Matin*. Ce jeune auteur, analyste consciencieux et pénétrant, a l'oreille de la critique qui ne lui ménage pas ses éloges. Courageuse et noble entreprise, mais qui n'est pas une réussite complète. Si dans ses précédentes œuvres, il s'était attaché à des sujets purement romanesques, cette fois il choisit un cadre plus vaste et l'intention est nettement sociale. M. Bernard Barbey ne veut rien moins qu'apporter un document psychologique à la compréhension de notre temps, ou du moins un document décisif à l'appui des transformations profondes survenues dans les rapports des parents et des enfants. Grave sujet, sujet terriblement vrai ! Mais n'était-il pas un peu précomptueux de supposer que dans les modestes limites d'un roman, avec des personnages moyens, le débat pouvait « sortir » tous ses effets ? On peut reprocher à ce livre l'absence d'arguments pertinents, un ton forcément arbitraire et guindé, une atmosphère d'artifice et des discussions interminables. On peut aussi lui reprocher un point de départ exceptionnel, et, chez les principaux personnages, la rigidité d'esprit, le goût singulier de la casuistique. Songeons néanmoins que nous avons affaire à des protestants qui prennent la vie diablement au sérieux parce qu'ils ont une conscience exigeante et qu'ils n'ont pas, d'autre part, l'alibi moral de la confession qui, pour les catholiques, apportent à presque tous les problèmes de la conscience des solutions apaisantes.

La vérité particulière des personnages nuit ici à la vérité générale. Le drame intérieur imaginé par l'auteur, est-il vraiment typique d'une époque, et n'est-il pas raisonnable de penser qu'il y a trente ans, les réactions eussent été les mêmes dans une famille protestante placée en face des mêmes circonstances ? OÙ voyons-nous la marque de l'époque au long de ce livre, sinon dans le vocabulaire plus précis et dans une certaine brutalité par quoi se traduit ce qu'on veut appeler la franchise des mœurs modernes ?

Le livre tout entier est en fonction de l'aveu que, tout au début du *Crépuscule du Matin*, fait à son mari, Mme. L'hostelier, que ses quarante deux ans laissent jeune et agréable, de la liaison qu'elle eut quelques années auparavant avec un ami de la famille. Le mari tranquille et amoureux n'aurait rien su sans le besoin impérieux qui pousse sa femme à cette confession intempestive. Ah! ces ibséliennes et leur horreur du mensonge même bien-faisant ! Elle explique ses raisons :

« En te disant cela, en t'avouant que j'ai eu un amant pendant ces années où tu continuais à croire en moi, en notre bonheur, et où j'avais si bien réussi à te cacher ma trahison, j'ai d'abord voulu m'humilier. »

Mais ce n'est pas tout :

« ...Il me semblait que je ne t'avais pas seulement trahi à une certaine époque, mais qu'en continuant à me taire, je continuais à te trahir sans cesse, à chaque parole que je prononçais ou que je ne prononçais pas ; et que cette trahison t'enlaidissait presque autant que moi.

« ...Vois-tu, ce qui m'a poussé à t'avouer cela, à te faire si mal, c'est encore la certitude que notre vie, qui a été si épargnée à tant d'égards, et malgré tout si belle, c'est la certitude que notre vie pourrait devenir plus belle encore. Plus belle, meilleure, plus vraie... »

C'est à savoir, Madame de Gramont pensait au dix-septième siècle qu'au préalable « une femme doit examiner l'humeur et le tempérament de son mari, car tous les maris ne se ressemblent pas. » L'aveu n'est jamais, dans ce cas, de tout repos ; les conséquences de la franchise étant hélas ! imprévisibles. Mais que de complications dans les âmes « distinguées » qui croient que pour se purifier elles doivent faire souffrir qui n'a pas démérité ! N'y a-t-il pas là quelque orgueil égoïste, une vertu de pudeur à rebours ? Cette femme que son aimable maturité protège contre les affres du déclin, ne connaît que des tourments livresques. Elle ne souffre pas vraiment, elle n'a jamais souffert au sens où l'exige le remords simplement chrétien. Peut-être la comprendrions-nous mieux si l'auteur nous avait dit comment elle fut entraînée dans cette liaison, mais nous ignorons tout l'essentiel de son aventure amoureuse comme nous ignorons ses réactions physiques et morales. Lacune importante ! Cependant par deux fois, son humanité, en des éclairs de fugitive faiblesse, se trahit : lorsqu'elle retrouve par hasard son

ancien amant et qu'elle s'attendrit bien qu'elle ne l'aime plus, et lorsqu'on devine, à la lecture d'un billet galant qu'elle va déchiffrer au lavabo d'un restaurant, qu'elle n'est pas insensible, malgré tout, à cet hommage à sa maturité épanouie. Ces deux notations sont d'une vérité incisive et projettent sur cette femme si complexe, une lumière voilée mais suffisante pour que nous percevions un peu du mystère d'une âme tout ensemble ombrageuse et bourgeoise.

Après l'aveu, le drame va se nouer. Ce n'est pas le mari, nullement compliqué, lui, qui en sera la victime. La révélation tardive le dérange dans ses habitudes familiales et amoureuses, dans ce qui surnage, à la surface de ses cinquante ans, de vie romanesque et sentimentale. Il en veut à la femme presque plus de l'aveu que de la faute. Il est naturel qu'il souffre, mais c'est d'une souffrance superficielle. Or tout s'arrange le soir même. Les deux époux décident de faire second voyage de noces dans les mers du Nord. Le vrai drame c'est entre la mère et son fils qu'il éclatera. Ce Gilbert est un bien curieux jeune homme qui ne paraît pas du tout comme le prototype de la jeunesse nouvelle. Il apprend, ou plutôt il arrache par une feinte, à sa fiancée qui se trouve être l'amie de sa mère (assez significative cette familiarité d'aujourd'hui entre personnes de générations différentes, assez significative et vraie) le secret de la faute. Cette découverte coïncide avec le don que la jeune fille fait en s'offrant, par amour cela va de soi, mais aussi, sans doute, pour détourner les ravages d'une crise qu'elle sent venir. Le sacrifice sera vain. Il l'aime mais il lui en veut d'être l'amie de sa mère et d'avoir connu la trahison. Edifiera-t-il son foyer sur un mensonge ? Mais quel mensonge ? Voilà qui est bien subtil et j'avoue ne pas comprendre. Aurait-elle du lui révéler spontanément ce qu'elle savait ? En quoi est-elle diminuée par son silence ? Où est sa responsabilité ? Elle n'est pas complice, et la mère ignore même qu'elle est au courant de l'ancienne liaison. Quelle affaire ! On court droit au désastre. Si Gilbert continue de goûter avec la même ardeur le plaisir physique de la possession, il n'en travaille pas moins à accumuler dans son esprit les mauvaises raisons d'une rupture devenue inévitable. Au préalable il aura une discussion avec sa mère. La scène est pénible, audacieuse et cruelle, qui a pour cadre un restaurant de la Porte Maillot. Au cours du dîner, il la force à avouer. Dès lors les événements se précipitent : rupture entre les fiancés et départ de Gilbert pour l'Amérique.

Le roman tout entier tient exclusivement dans les deux scènes d'aveu du début et de la fin. Le reste est une suite d'analyses adroites et de discussions stériles. Le voyage de vacances des deux jeunes gens en Suisse n'est qu'un prétexte littéraire, le cadre agréable où se déroule l'aventure d'une conscience inquiète et d'un esprit tourmenté. En réalité Gilbert est un cœur neurasthénique,

où se répercute l'écho d'un romantisme attardé. Il a la maladie du scrupule, d'un scrupule qui n'a rien de confessionnel mais où aboutissent autant l'orgueil que l'égoïsme. Devant la vie et ses fatalités, il réagit toujours dans le sens d'une logique arbitraire où rien d'humain ne subsiste. Il s'efforce sans cesse de renchérir sur la délicatesse quand il s'agit des autres, et il exige de chacun de la loyauté, de l'honnêteté, de la franchise sans tenir compte d'aucun obstacle, d'aucune excuse. Mais lui-même, est-il si irréprochable ? Il abandonne une fiancée qui, généreuse et confiante, s'est offerte à lui, à qui il ne peut faire aucun grief sensé, qui est droite, sincère et assurément plus fine que lui. Il ne se demande pas si elle souffre, il ne se soucie pas de briser un cœur charmant, il ne s'interroge pas sur la responsabilité qu'il a assumée. Pas un instant il ne s'inquiète d'agir comme un muflé ou un sot. Il a pour lui-même toutes les indulgences, il est convaincu d'avoir raison, il se contemple et s'absout. Il se désolidarise de ses vrais devoirs pour s'en créer de chimériques. En fait, il ne se reconnaît de devoirs que vis-à-vis de lui-même.

Et voilà ce livre. Des quatre personnages qui vivent sous nos yeux, l'amitié de l'auteur va surtout à la mère et au fils, c'est-à-dire à ceux dont l'attitude et le caractère inspirent le moins de sympathie. De là une première gêne pour le lecteur. Seconde gêne : l'anecdote n'a rien de spécifiquement contemporain, si l'on omet le décor, le vocabulaire, tous les signes extérieurs. Troisième gêne : roman d'analyse et d'introspection, l'action en est lente et pour ainsi dire conçue dans l'abstraction. Mais malgré ses lacunes regrettables et ses abondances inutiles, *Le Crépuscule du Matin* est un très beau livre. Mettons que c'est un beau livre imparfait.

Il est évident que l'auteur a voulu tirer une morale : celle des générations qui s'opposent. Je ne crois pas que ce soit celle du lecteur qui, pour son compte, pensera que la morale à tirer est la punition des parents dans leurs enfants, morale que Paul Bourget illustra dans le récit un peu mélodramatique de *Nos actes nous suivent*. Mais il y a une troisième morale possible, celle qu'avec sa délicieuse ironie Anatole France conclut de l'aveu classique de *La Princesse de Clèves* : « Elle est un exemple, édifiant peut-être, mais désolant de ce que peuvent la morale et la vertu pour le bonheur des hommes ».

M. Bernard Barbey agitent de grands sentiments, il est seulement dommage qu'une fois exprimés ils paraissent manquer de naturel. Ce qui rachète tout, c'est l'extrême adresse de la composition, l'intelligente gravité d'un récit tout neuf, l'élégante concision du dialogue, la claire solidité de la langue et le charme des descriptions rapides et justes contrastant avec la lenteur appuyée de l'analyse.

## « L'ARCHE DE NOÉ »

par JULES SUPERVIELLE

(Gallimard)

Quand on a du talent et qu'on sait écrire dans la langue de tout le monde, les étiquettes d'école ne durent qu'un temps. Voici M. Jules Supervielle qui fut, si je ne me trompe, un brillant surréaliste; il a réintégré le sentier classique, Dieu merci! On goûtera son dernier livre, cette *Arche de Noé*, suite de contes charmants et délicieux, comiques et tendres, moraux et extravagants. Ce sont récits à la fois de poète et de moraliste où la poésie le dispute au fantastique et qui ne sont pas sans rappeler les contes *En Marge* de Jules Lemaitre. Celui-ci écrivit de petits chefs d'œuvre en marge des vieux livres, merveilles de l'esprit, diamants de la raison. Evidemment ceux de M. Supervielle portent la marque d'une génération qui diffère dans ses tendances et dans son expression de celle, plus paisible, qui acheva de mourir vers 1914.

Il y a dans les sept récits qui forment *l'Arche de Noé*, un tour de sensibilité bien moderne, et l'ironie plus acide qui courent au travers des pages comme l'invisible filigrane de la pensée, est celle d'une époque où le scepticisme et le doute ont fait place à des certitudes plus arrêtées et à une morale plus nette.

Tels quels, on les lit avec plaisir, même avec ravissement. Certes, le côté fantastique ajoute son charme de mystère, mais d'un mystère entrevu dans la transparence de la poésie. Au surplus, ce fantastique-là ne gêne guère les esprits raisonnables, n'étant que le commentaire en action de la nostalgie du cœur en quête d'évasion qui est la revanche secrète sur la vie trop quotidienne. Nostalgie de l'aventure ! Un poète ne se doit-il pas de faire sa part à la fantaisie et d'en colorer son récit pour le rendre plus attachant ? L'aventure donne sa valeur, sur le plan humain, au goût du surhumain. Mais tout n'est-il pas aventure dans la vie des hommes, dans leur vie vécue, comme dans leur vie imaginée ?

*L'Arche de Noé* constitue une aventure immense, et de cette aventure où l'humanité trouva son second berceau, M. Supervielle nous fait une narration amusante, aigüe, malicieuse dont la moralité est que l'injustice est vieille comme le monde. *La Fuite en Egypte*, c'est de la poésie pure où l'aventure est constituée par le miracle des choses : les anges dévolus à la protection de l'Enfant Jésus, se déguisant en nuages pour ne pas attirer l'attention des émissaires d'Hérode, et le palmier solitaire sur la route, pliant son unique genou et se prosternant dans la poussière. Inventions charmantes ! La malice est à fleur de lignes. Ce n'est pas le piment du sacrilège mais la douce fraîcheur du rire.

*Antoine du désert, Adolescente, Le Bol de lait, Les*



*Bonshommes de cire*, ont chacun une moralité, ou subtile ou simpliste. Pour l'auteur c'est un amusement supérieur de commenter une vérité de tout repos, ou de pénétrer dans les arcanes de l'âme.

Mais *La Femme retrouvée* est une délicieuse réussite. Ce conte philosophique est le plus consistant du livre et aussi le plus ingénieux. C'est l'histoire d'un brave homme mort dans un naufrage et qui, du ciel, obtient de retourner sur la terre, à condition que ce soit sous la forme d'un chien. Il retrouve sa femme, s'attache à elle et assiste, impuissant et malheureux, à la fatalité qui mène toute existence à l'inévitable oubli et à la trahison du souvenir.

L'art de M. Jules Supervielle est de philosopher gentiment, avec légèreté, autour de l'absurdité du monde dont il nous donne quelques états significatifs. Ce serait encore peu de chose, s'il ne le faisait avec le tact du style qui sait combiner le classique et sa parodie, le prévu et l'imprévu ; avec l'audace de l'imagination, le goût averti du cocasse et du baroque et ce sourire à mi-chemin de l'émotion et de la moquerie, qui interdit l'exagération aussi bien que l'éloquence superflue.

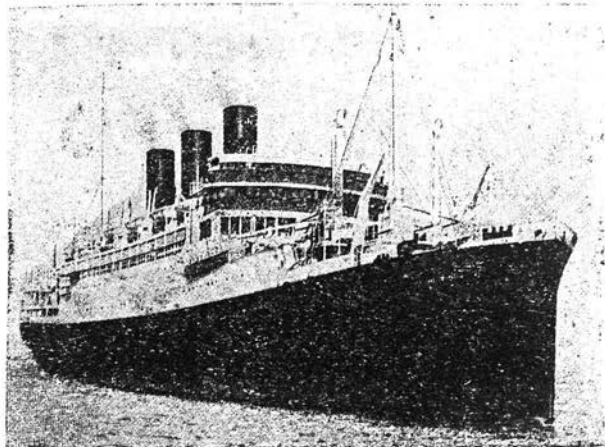
G. D.



LIVRES A LIRE :

- ANDRE DEMAISON : *La Nouvelle Arche de Noé*  
 CHARLES BRAIBANT : *Le Soleil de Mars*  
 PIERRE-JEAN LAUNAY : *Léonie la Bienheureuse*  
 GEORGES BARBARIN : *La Danse sur le Volcan*  
 H. G. WELLS : *Miss Walters*  
 ANTONIN ARTAUD : *Le Théâtre et son Double*  
 ELISABETH GOUDGE : *L'Arche dans la Tempête*  
 THYDE MONNIER : *Le Pain des Pauvres*  
 PIERRE LYAUTEY : *Révolte au Mexique*  
 SERGE DE CHESSIN : *Le Roi Gustave V de Suède*  
 DANIEL ROPS : *La Maladie des Sentiments*

- JACQ. CHRISTOPHE : *Une âme à Dieu*  
FRANCIS DE ROUX : *Brune*  
ANDRE SAVIGNON : *Occupation*  
PAUL NIZAN : *La Conspiration*  
RAYMOND QUENAU : *Les Enfants du Limon*  
ERNST-ERICH NOTH : *L'Homme contre le Partisan*  
EMIL LUDWIG : *Roosevelt*  
LEON BOPP : *Liaisons du Monde*  
BLAISE CENDRARS : *La Vie Dangereuse*  
ALDOUS HUXLEY : *Marina di Vezza*  
MARG. YOURCENAR : *Les Songes et les Sorts*



COMPAGNIE DES  
**MESSAGERIES MARITIMES**

<b>ALEXANDRIE :</b>	4 rue Fouad 1er.
<b>PORT-SAID :</b>	Quai Sultan Hussein
<b>LE CAIRE :</b>	<b>M. R. S. TEISSERE.</b>
	Shepherds Hotel.
<b>ISMAILIA :</b>	rue Sultan Hussein.
<b>LUXOR :</b>	Winter Palace Hotel.

---

**“FRANCE”**

Représentant en Egypte :

**M. R. S. TEISSERE**

Shepherds Hotel Building

CENTRE NATIONAL D'EXPANSION DU TOURISME  
DU THERMALISME ET DU CLIMATISME  
INFORMATIONS ET RENSEIGNEMENTS

---

SOCIÉTÉ NATIONALE  
DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

---

COMPAGNIE  
**AIR FRANCE**

---

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

# HABITEZ HELIOPOLIS

Cure de grand air  
à la lisière du désert

*Site le plus beau d'Égypte*



**NI POUSSIÈRE - NI MOUSTIQUES**  
**Communications rapides avec le Caire**  
**TOUS LES SPORTS**



La Société d'Héliopolis dispose  
d'appartements et villas qu'elle  
loue à des conditions  
très avantageuses



Pour tous renseignements s'adresser :

50 Boulevard Ibrahim Pacha — Le Caire — Téléph: 53665  
ou à Héliopolis 28 Boulevard Abbas — Téléph 61298.